

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

LES MICRO-AGRESSIONS QUOTIDIENNES : UN ÉPUISEMENT RHIZOMATIQUE
ET SES REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES
SUIVI DE
BONNE SOIRÉE, MA BELLE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

LAURENCE RIVARD

JUIN 2025

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.12-2023). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

La création de ce mémoire est en grande partie due à tout le soutien que j'ai reçu de mon entourage. Merci à mes deux parents, Louise et Sylvain, qui m'ont aidée financièrement tout au long de mes études. C'est un privilège immense qui m'a permis de me plonger dans mon projet de mémoire tout en ayant une paix d'esprit inestimable. On oublie parfois que les conditions matérielles favorisent une disposition mentale essentielle à la recherche et à l'écriture. J'ai eu cette chance. Merci infiniment.

Un merci plus particulier à ma mère, qui prend toujours le temps de me lire et de commenter mes textes et à mon père aussi, qui, malgré son horaire chargé, me lit et m'encourage. J'ai aussi la chance d'être entourée de gens qui croient fermement à la pertinence de mes projets. Mes proches me permettent de cultiver une confiance précieuse. Ma sœur et mes meilleur.e.s ami.e.s : Delphine, Mélissa, Nicolas, Stéphanie, Thalïa et Yasmine. Merci aussi à mes collègues de l'université qui m'ont recommandé des ouvrages, qui m'ont conseillée et inspirée à plusieurs égards.

Évidemment, un grand merci à ma directrice, Gabrielle Tremblay, qui m'a accompagnée tout au long de ce travail avec une sensibilité et une douceur incomparable. Ses commentaires éclairants, rigoureux et justes m'ont permis de pousser plus loin ce travail de recherche-crédation et d'atteindre une version définitive qui me rend fière. Ce fut un réel plaisir de travailler avec elle et de grandir au travers de ce projet.

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS	ii
LISTE DES FIGURES	iv
RÉSUMÉ	v
ABSTRACT	vi
INTRODUCTION	2
CHAPITRE 1 - RÉFLEXIONS SUR LA REPRÉSENTATION SOCIOLOGIQUE DES MICRO-AGRESSIONS, LEUR OCCULTATION ET LEUR MISE EN RÉCIT	8
1.1 Schématisation commune des VACS et limites	8
1.2 Un schéma rhizomatique	15
1.3 L'occultation des micro-agressions	20
1.4 Comment narrer les micro-agressions en littérature ?	24
CHAPITRE 2 – RÉCITS DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE QUI RACONTENT L'EXPÉRIENCE DES MICRO-AGRESSIONS ET L'ÉPUISEMENT DES FEMMES	29
2.1. <i>Rien du tout</i> , Olivia Tapiero	29
2.2. <i>Environnement toxique</i> , Kate Beaton	34
2.3. <i>Maganées</i> , collectif	37
CONCLUSION	42
BIBLIOGRAPHIE	45
BONNE SOIRÉE, MA BELLE	49

LISTE DES FIGURES

FIGURE 1.1 Pyramid of Sexual Violence	10
FIGURE 1.2 Rhizome	17

RÉSUMÉ

Ce mémoire se divise en deux parties : un volet réflexif et un volet création. S'inscrivant à l'intersection des études littéraires, des études sociologiques et des études féministes, le projet réflexif, dans un premier temps, a pour objectif de comprendre comment l'oppression s'inscrit dans le quotidien des femmes, de quelle manière les violences qu'elles subissent tout au long de leur vie provoquent un épuisement notable et de quelle façon la littérature investigate ces questions. Je me penche plus spécifiquement sur l'impact à long terme des micro-agressions. Ces micro-agressions se produisent tous les jours et elles sont bien souvent banalisées par les discours dominants. Elles s'ajoutent à un continuum de violences interreliées. À la suite de mes réflexions sociothéoriques, j'examine comment certains choix formels en littérature peuvent être des outils servant à la représentation des micro-agressions. J'analyse trois ouvrages de la littérature québécoise afin de réfléchir aux façons dont les autrices abordent l'oppression quotidienne et les micro-agressions. Dans un deuxième temps, le volet création est un récit autofictionnel, composé de courtes scènes, racontant le quotidien d'une jeune serveuse dans une pizzeria huppée de la Petite Italie à Montréal. Lieu de rencontres et d'amitiés, mais aussi un lieu à certains égards toxique, la restauration est un milieu où celles qui y travaillent sont témoins et victimes de toutes sortes de discours misogynes qui circulent dans notre société. Mon récit explore donc les impacts à long terme de ce genre d'endroit où les micro-agressions sont bien souvent quotidiennes. Dès la première page, la protagoniste se retrouve en plein cœur d'une soirée achalandée alors qu'elle est nouvellement engagée dans cette pizzeria. Elle est d'abord enthousiaste d'apprendre sur le vin nature et d'être dans un endroit prisé, tout en payant ses études universitaires en littérature. Puis, de façon insidieuse, l'accumulation au fil des mois de commentaires provenant à la fois de clients, de serveurs ou de cuisiniers provoque en elle une amertume, un cynisme envers les hommes. Écrit de façon intime, parsemé de pensées qui surgissent au cours de ses quarts de travail, mon projet a pour ambition de mettre en scène l'épuisement de la narratrice sous forme de désillusion complète, dans un crescendo qui la mènera à démissionner.

Mots-clés : Violences à caractère sexuel, Micro-agression, Épuisement, Quotidienneté de l'oppression, *Feminist Gaze*, Récits de soi, Autofiction, Fragments.

ABSTRACT

This thesis is divided in two parts: a reflexive one and a creative one. Situated at the intersection of literary studies, sociological studies and feminist studies, the reflexive project, firstly, aims to understand how oppression is part of women's daily lives, how the violence they experience throughout their lives causes significant exhaustion and how literature investigates these issues. More specifically, I am interested by the long-term impact of micro-aggressions. These micro-aggressions occur every day and are often trivialized by dominant discourses. They are added to a continuum of interconnected violence. Following my socio-theoretical reflections, I examine how certain formal choices in literature can be tools used to represent micro-aggressions. I analyze three works of Quebec literature to reflect on the ways authors address daily oppression and micro-aggressions. Secondly, the creation component is an autofictional story, composed of short scenes, telling the daily life of a young waitress in a posh pizzeria situated in a montreal neighbourhood called Little Italy. Restaurants are a place where you can meet people and find friends, but also a place that is in some ways toxic. It's an environment where those who work there are witnesses and victims of all kinds of misogynistic discourses that circulate in our society. My story therefore explores the long-term impacts of this type of place where micro-aggressions happen often daily. From the first page, the protagonist find herself in the middle of a busy evening when she's newly hired in this pizzeria. She is initially excited to learn about natural wine and to be in a trendy environment, while paying for her studies in literature. Then, insidiously, the accumulation of comments from customers, waiters and cooks over the months provokes a cynicism towards the men. Written in an intimate way, dotted with thoughts that arise during her shifts, my project aims to stage the exhaustion of the narrator in the form of complete disillusionment, a crescendo that will ultimately lead to her resignation.

Keywords : Sexual violence, Microaggression, Exhaustion, Everyday oppression, Feminist Gaze, Self-narratives, Autofiction, Fragments.

LES MICRO-AGRESSIONS QUOTIDIENNES : UN ÉPUISEMENT RHIZOMATIQUE
ET SES REPRÉSENTATIONS LITTÉRAIRES

INTRODUCTION

Peu investiguées, les micro-agressions sont encore aujourd'hui méconnues, même si elles ont des conséquences considérables à long terme. Parce qu'elles font partie du quotidien, elles peuvent paraître banales de prime abord. Pourtant, les quelques études qui se sont penchées sur l'impact des micro-agressions montrent que les victimes sont bel et bien affectées par ces attaques courantes. Chester M. Pierce, un psychiatre états-unien, est le premier à utiliser le terme « micro-agression » en 1970 pour désigner les insultes récurrentes que subissaient les Afro-Américains de son entourage. Depuis les années 80 jusqu'à aujourd'hui, Derald Wing Sue, un professeur de psychologie de l'université de Columbia à New York, consacre une bonne partie de sa carrière à l'étude des micro-agressions et leurs effets sur la santé mentale. Il est devenu un des chercheurs importants concernant ces questions. Il a coécrit le livre-phare *Microaggressions in everyday life* avec Lisa Spanierman, une professeure de psychologie de l'université d'état de l'Arizona. Cet ouvrage fait partie des études fondatrices qui permettent une compréhension plus profonde des micro-agressions visant les populations marginalisées. Les deux chercheurs font une analyse rigoureuse et s'entendent sur une définition claire : « Simply stated, microaggressions are brief, everyday exchanges that send denigrating messages to certain individuals because of their group membership (e.g., people of color, women, or LGBTQ persons)¹. » Les micro-agressions peuvent viser la race, l'orientation sexuelle, le genre ou encore l'image corporelle. Dans tous les cas, leurs impacts sont nombreux : stress, peur, colère, hypervigilance, désespoir, etc². Sue et Spanierman ont observé que les victimes de micro-agressions développent des symptômes dépressifs et il est possible qu'elles aient des idées suicidaires au bout d'un certain moment³. Ces répercussions ne sont pas à prendre à la légère et sont le résultat d'un long processus d'accumulation.

Dans cet essai, je me pencherai plus spécifiquement sur les micro-agressions qui visent le genre et qui entrent dans la catégorie des violences à caractère sexuel (VACS). L'Université du

¹ Derald Wing Sue et Lisa Spanierman, *Microaggressions in Everyday Life*, États-Unis, John Wiley & Sons, 2020. p.36.

² C.f. *Ibid.*, p.132-138.

³ C.f. *Ibid.*, p.107.

Québec à Montréal définit les VACS comme des « comportements, propos et attitudes à caractère sexuel non consentis ou non désirés, avec ou sans contact physique, incluant ceux exercés ou exprimés par un moyen technologique, tels les médias sociaux ou autres médias numériques⁴. » Cette large définition inclut entre autres le viol, le harcèlement et les micro-agressions. Même si les hommes ne sont pas à l’abri d’être victime de VACS, mes réflexions concerneront les femmes qui sont statistiquement plus nombreuses à les subir. En 2022, l’Institut statistique du Québec révélait que 86,8 % des victimes portant plainte pour des crimes sexuels étaient des femmes⁵.

J’examinerai principalement un des impacts majeurs des micro-agressions, celui de l’épuisement. Sue et Spanierman expliquent que « the cumulative impact of chronic stressors diminish quality of life ; lower life satisfaction, happiness, and self-esteem ; increase cultural mistrust, feelings of alienation and loss, anxiety, helplessness, and rage ; and may result in fatigue and exhaustion⁶ ». C’est cet état d’exténuation qui sera davantage approfondi dans cet essai. Les micro-agressions sont des facteurs de stress quotidiens qui épuisent les femmes à long terme. Le Larousse définit l’épuisement comme « l’état de quelqu’un dont le tonus nerveux est très réduit ; à une faiblesse extrême⁷. » La question de l’épuisement psychologique et physique doit être approfondie afin de saisir les conséquences réelles de l’oppression dans le quotidien des femmes. Il faut toutefois souligner que les femmes qui sont davantage marginalisées en raison de leurs origines ou de leur orientation sexuelle sont plus susceptibles de faire l’expérience d’une pluralité d’impacts. Il est donc essentiel de souligner que, même si ce sont les questions liées au genre qui taraudent mon projet réflexif, les micro-agressions sont souvent générées par une intersection de systèmes d’oppression. Les femmes victimes de micro-agressions ne le sont pas toujours toutes au

⁴ Université du Québec à Montréal. « Sexisme et violences à caractère sexuel. » dans *Bureau d’intervention et de prévention en matière de harcèlement*, en ligne, <https://harcèlement.uqam.ca/sexisme-et-violences-a-caractere-sexuel/definitions/>, consulté le 5 novembre 2024.

⁵ Institut de la statistique du Québec, « Crimes sexuels », dans *Statistique Québec*, 2023, en ligne, <<https://statistique.quebec.ca/vitrine/egalite/dimensions-egalite/violence/agressions-sexuelles>>, consulté le 9 octobre 2024.

⁶ Derald Wing Sue et Lisa Spanierman, *Microaggressions in Everyday Life*, États-Unis, John Wiley & Sons, 2020. p.129

⁷ Larousse, « Épuisement », dans *Langue Française*, en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9puisement/30624>>, consulté le 25 octobre 2024.

même degré. Il est essentiel de se rappeler ce que la sociologue ontarienne Sutapa Chattopadhyay écrit en paraphrasant une collègue états-unienne, Chantal Mohanty :

Bourgeois feminism misses all these complexities of how violence works within and across various embodiments as well as the devastating material differences as effects of these embodiments by discounting all women in Global North as privileged or in Global South as oppressed⁸.

Il faut donc garder en tête qu'une compréhension juste des micro-agressions doit passer nécessairement par la reconnaissance des différents systèmes d'oppression qui peuvent générer ces violences, ici même, dans nos sociétés occidentales. Afin de ne pas reconduire les mécanismes du féminisme blanc et bourgeois, il est fondamental d'avoir une approche intersectionnelle pour comprendre comment le poids des micro-agressions peut varier selon les individus concernés.

Il faut signaler aussi que le contexte social actuel favorise les micro-agressions liées au genre, entre autres parce que le patriarcat, cette organisation sociale qui place l'homme en position d'autorité, persiste dans les sociétés occidentales et qu'il est intimement lié à notre système économique : le capitalisme. Silvia Federici, philosophe et militante féministe, met en évidence ce lien et dénonce dans son ouvrage *Le capitalisme patriarcal*, le mutisme qui entoure l'exploitation des femmes, et ce, même du côté de la gauche politique. Federici critique plus spécifiquement le livre, *Le capital*, écrit par Marx : « Plus remarquable encore est son silence sur le travail domestique des femmes dans son analyse de la reproduction de la force de travail, dans le chapitre intitulé "Reproduction simple"⁹. » Elle explique aussi qu'« en Occident, le capital rationalise et socialise le travail ménager depuis des années¹⁰. » Ses réflexions soulignent que les femmes sont encore, à ce jour, réduites à des objets sexuels et à des objets de travail. Ce système d'assujettissement qu'elle nomme « capitalisme patriarcal » permet une prolifération des micro-agressions en Occident parce qu'il renforce le pouvoir que les hommes ont sur les femmes d'un point de vue à la fois social,

⁸ Sutapa Chattopadhyay, « Violence on Bodies : space, social reproduction and intersectionality », *Gender, place and culture*, 2019, p. 4, en ligne, <<https://doi.org/10.1080/0966369X.2018.1551783>>, consulté le 15 avril 2024.

⁹ Silvia Federici, *Le Capitalisme Patriarcal*, France, La Fabrique Éditions, 2019, p.42.

¹⁰ *Ibid.* p.120.

politique et économique. Cette corrélation entre patriarcat et capitalisme crée une culture patriarcale forte et prédominante.

Ce contexte a évidemment fait naître une littérature de résistance féministe. Mais, il existe peu de représentations de l'impact des micro-agressions dans la littérature québécoise et ce constat est à l'origine de mes réflexions et de mes inquiétudes. À travers le temps, beaucoup d'auteurs masculins se sont approprié l'histoire, les ressentis et les manières que les femmes ont de voir le monde. Il est difficile de déconstruire l'apport de cet héritage littéraire qui offre principalement une vision masculine des femmes. C'est à contre-courant de cette tendance dominante que des autrices ont tenté et tentent toujours de se raconter. Les femmes ont déjà effectué un grand travail de décroisement, mais on place cependant rarement l'enjeu de la quotidienneté de l'oppression comme une question centrale. On retrouve peu d'ouvrages qui représentent les impacts à long terme d'une répétition de micro-agressions. Dans une société qui banalise encore le viol, l'urgence est ailleurs. Et c'est assez récent que l'on arrive à nommer les micro-agressions pour ce qu'elles sont. Il est donc peu étonnant qu'on ne se soit pas davantage penché sur la question de leur représentation en littérature. Le présent travail réflexif vise ainsi à relier la recherche sociologique concernant les questions des micro-agressions et la recherche littéraire.

Pour m'ancrer dans une approche analytique féministe, il est important d'établir certaines bases. En 1975, Laura Mulvey élabore le concept du *Male Gaze* pour expliquer comment les créateurs de films représentent le monde et leur désir à travers une vision patriarcale. La réalisatrice souligne que le monde du cinéma produit des œuvres presque toujours phallogocentriques. En réponse à ce constat, Iris Brey développe dans son ouvrage *Le regard féminin*, publié en 2020, le concept du *Female Gaze*. L'autrice pense qu'on peut remédier au phallogocentrisme en provoquant un renversement par « le basculement d'un regard produit par l'inconscient patriarcal vers un regard créé de manière consciente¹¹. » Le *Female Gaze* propose de placer l'expérience des femmes au centre de l'œuvre, plutôt que celle des hommes. Iris Brey ajoute qu'il faut remettre le corps au centre de l'expérience cinématographique, alors qu'on l'a si longtemps objectifié¹². Elle prend en

¹¹ Iris Brey, *Le regard féminin*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « Les feux », 2020, p.34.

¹² *Ibid.* p.49.

exemple de nombreux films de Céline Sciamma ou de Jane Campion qui convoquent une esthétique du désir qui détourne les attentes patriarcales en filmant l'orgasme féminin sans que la caméra se détourne, par exemple. En 2023, Azélie Fayolle développe dans son ouvrage *Des femmes et du style*, une notion plus précise encore, celle du *Feminist Gaze*. Fayolle reproche à Iris Brey d'oublier la politisation et de provoquer un certain danger d'essentialisme avec le concept du *Female Gaze*. Elle explique que le *Feminist Gaze* est avant tout une intention créative qui part de ce qui est déjà là : « Le féminisme sait se couler dans des genres déjà existants pour en exploiter les possibilités et les subvertir¹³. » Il s'agit de créer à la fois un basculement de regard, mais aussi de renverser les codes déjà établis par le *Male Gaze*. C'est une démarche intrinsèquement politique. Et, alors que Mulvey et Brey réfléchissent aux médiums cinématographiques ou audiovisuels, Fayolle s'inscrit plutôt dans les études littéraires et culturelles. Fayolle souligne donc dans son ouvrage qu'il n'y a pas nécessairement de choix formels en littérature qui sont systématiquement féministes : « Ce n'est pas comme une recette à appliquer. Ce sont des styles et des esthétiques élaborés contre la domination masculine¹⁴. » Il y a donc une multitude de chemins possibles. L'objectif de Fayolle est de créer de nouvelles perspectives qui servent les marges plutôt que les groupes dominants. Cette approche créative sous-tend à la fois mes analyses sociales et littéraires.

Cet essai vise donc, dans le premier chapitre, à mieux comprendre les ramifications sociales et vécues qui lient les différentes formes et degrés de VACS. Les réflexions que je soulèverai serviront à reconnaître que les micro-agressions sont une forme non négligeable de violence dans le quotidien des femmes et qu'il existe plusieurs éléments issus de la culture patriarcale qui favorise leur banalisation. On examinera aussi, dans ce premier chapitre, comment, en littérature, certains choix formels peuvent permettre de raconter l'expérience des micro-agressions et peuvent s'associer à un *Feminist Gaze*. Dans le chapitre deux, on analysera les façons dont plusieurs autrices de littérature québécoise investissent concrètement le thème et le motif des micro-agressions et l'épuisement qui en découle. Olivia Tapiero, Kate Beaton et les neuf écrivaines du collectif *Maganées* racontent, chacune à leur manière, l'expérience de femmes dans cette société où la

¹³ Azélie Fayolle, *Des femmes et du style : pour une feminist gaze*, Paris, Divergences, 2023, p. 34-35.

¹⁴ *Ibid.* p.33.

culture patriarcale s'impose. Une fatigue pèse sur les épaules de leur narratrice et marque chacun des récits. Toute cette entreprise aura pour objectif d'approfondir ma propre démarche créative. En se demandant comment faire le récit de la fatigue des femmes victimes de micro-agressions, on réfléchit à notre imaginaire social et collectif, on le questionne et ainsi on peut arriver peut-être à une meilleure compréhension de la réalité quotidienne des femmes.

CHAPITRE 1 - RÉFLEXIONS SUR LA REPRÉSENTATION SOCIOLOGIQUE DES MICRO-AGRESSIONS, LEUR OCCULTATION ET LEUR MISE EN RÉCIT

Dans ce chapitre, j'approche de manière critique le schéma qu'on utilise couramment pour représenter les VACS dans les discours sociaux. En contrepartie, je développe une nouvelle proposition schématique qui met davantage de l'accent sur les impacts à long terme des micro-agressions. Je démontre ensuite comment plusieurs éléments sont mis en place par la culture patriarcale pour favoriser l'occultation de ces micro-agressions. Puis, je réfléchis à des manières possibles de les représenter en littérature.

1.1 Schématisation commune des VACS et limites

La littérature travaille à partir de l'imaginaire social, y participe et le remet en question. Il me semble donc essentiel de réfléchir à la façon dont les VACS sont représentées et schématisées collectivement. Certaines universités, organisations ou associations communautaires représentent les VACS en utilisant une échelle pyramidale. Par exemple, l'association *Handsaway* qui a pour mission de lutter contre les VACS propose le schéma pyramidal pour expliquer les différentes formes possibles de violence¹⁵. L'université de l'Alberta utilise aussi ce graphique¹⁶. VAWnet qui est une ressource en ligne créée par le *National Resource Center on Domestic Violence* offre de l'information sur la violence faite aux femmes et présente la *Pyramid of discrimination and violence* sur leur site en s'appuyant sur plusieurs liens renvoyant à d'autres organismes qui proposent aussi une échelle pyramidale¹⁷. Ce schéma en forme de pyramide est donc répandu partout dans le monde. Au fil de mes recherches, je me suis toutefois rendu compte que cette échelle pyramidale comporte plusieurs pièges et limites. Ce schéma propose une hiérarchisation des VACS qui manque de nuances. Cette classification hiérarchique a d'ailleurs été critiquée entre autres par

¹⁵ Carine Torset, « Ressources à partager », dans *HandsAway*, en ligne, <<https://www.handsaway.fr/ressources>>, consulté le 15 novembre 2024.

¹⁶ Auteur Inconnu, *Create Change around Sexual Violence*, Alberta University, en ligne, <<https://www.ualberta.ca/current-students/sexual-assault-centre/create-change>>, consulté le 24 mars 2024.

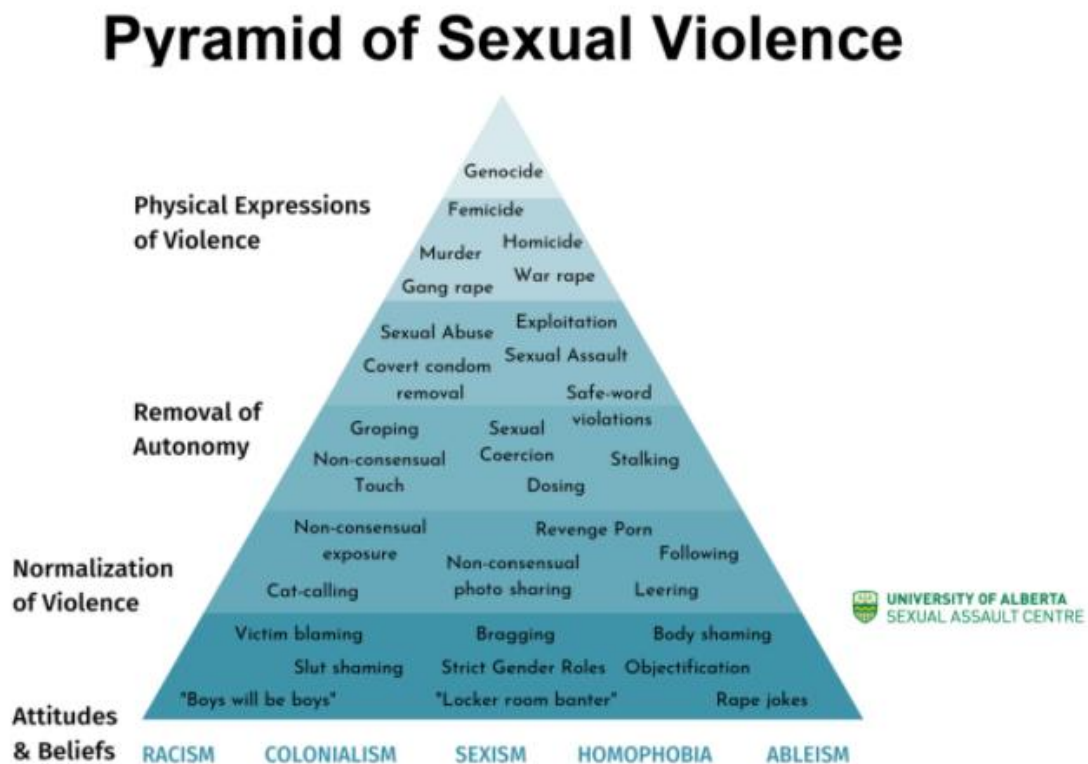
¹⁷ Auteur inconnu, « Pyramid of Discrimination and Violence », dans *VAWnet.org*, 2012, en ligne, <<https://vawnet.org/material/pyramid-discrimination-and-violence>>, consulté le 15 novembre 2024.H

Liz Kelly, une sociologue britannique qui milite pour une représentation plus juste de l'ensemble des violences que les femmes vivent au cours de leur vie. Le schéma pyramidal ne rend pas compte des traumatismes créés par l'accumulation de micro-agressions (Figure 1.1). Malgré leurs nombreux impacts à long terme, les micro-agressions sont en bas de la hiérarchie, accentuant leur banalisation collective. Derald Wing Sue et Lisa Spanierman précisent aussi que les micro-agressions basées sur le genre sont plus subtiles qu'autrefois : « As our society has become more aware of what constitutes sexism and its harmful impact on women, the conscious, intentional, and deliberate forms of gender bias have seemingly decreased but also continue in the form of subtle and unintentional expressions¹⁸. » Selon les deux auteurs, certains hommes, même s'ils croient à l'égalité entre les sexes, peuvent, inconsciemment, désavantager des femmes dans leur milieu de travail, les infantiliser ou les stéréotyper¹⁹. Leurs impacts sont donc toujours majeurs. De plus, dans le schéma que propose l'université de l'Alberta, on peut voir que le viol est assez haut dans la structure, juste avant les féminicides et les génocides. Les outrages sexistes sont tout en bas.

¹⁸ Derald Wing Sue et Lisa Spanierman, *Microaggressions in Everyday Life*, États-Unis, John Wiley & Sons, 2020. p.16.

¹⁹ C.f. *Ibid.* p.16.

FIGURE 1.1 *Pyramid of Sexual Violence*



20

Ce graphique sous-entend que les outrages sexistes sont nombreux et que les viols sont plus rares, alors qu'ils sont représentés par une des petites strates de la pyramide. Pourtant, entre autres grâce au mouvement #Metoo, on a bien vu que les agressions et les viols ne sont pas des cas isolés, bien au contraire.

Les mécaniques de pouvoir qui se camouflent derrière ces violences sont complexes. Le schéma présenté ci-dessus démontre que les *Attitudes and Beliefs* soutiennent des actes plus violents. Cependant, cette représentation des VACS sous-entend aussi que plus une victime est haute dans l'échelle pyramidale, plus le pouvoir exercé sur elle est grand. Une femme ayant subi un viol serait une femme qui a fait l'expérience d'une oppression plus forte qu'une femme ayant

²⁰ Auteur Inconnu, *Create Change around Sexual Violence*, Alberta University, en ligne, <<https://www.ualberta.ca/current-students/sexual-assault-centre/create-change>>, consulté le 24 mars 2024.

reçu un commentaire déplacé par exemple. Cet aspect du schéma gagnerait à être complexifié. Alexandre Baril, dans un texte publié dans les Cahiers de l'IREF, présente et vulgarise avec finesse les réflexions développées par Michel Foucault sur le pouvoir. Le grand philosophe du XXe siècle « dépeint le pouvoir non pas comme quelque chose de concentré, d'unilatéral, de centralisé et qui va de haut en bas, mais plutôt comme quelque chose de diffus, de polymorphe, de multiple, en relation, instable et qui tire son origine dans les divers rapports entre les gens²¹. » En d'autres mots, le pouvoir n'est pas une force ascendante unifiée. Celui-ci peut prendre toutes sortes de formes, parfois évidentes, parfois insidieuses, parfois persistantes. Foucault désire se détacher d'une vision dichotomique où un seul individu ou groupe fait subir à l'autre sa domination²². Foucault parle davantage d'un réseau de pouvoir plutôt que d'une hiérarchisation. Cette vision foucauldienne résonne chez plusieurs chercheur.se.s, dont Judith Butler qui reconnaît que les réflexions de Foucault permettent de mieux comprendre la complexité de l'oppression. Toutefois, Butler critique le philosophe français quant à l'occultation des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes²³. En parallèle, Butler développe l'idée d'itérabilité en s'inspirant des réflexions de Jacques Derrida. Butler explique que le genre tire son pouvoir d'une répétition de codes qui expliquerait la grande réussite de la performativité du genre²⁴. Par exemple, si on associe autant le rose au féminin et le bleu au masculin, c'est à cause d'une association répétitive qui a été produite par les films, les livres, les publicités, etc. Ce n'est pas dans la nature des femmes d'aimer systématiquement le rose. C'est à cause de cette itérabilité que les codes liés au genre sont aussi tenaces. Cette réflexion sur le pouvoir me semble cohérente avec l'idée que l'oppression patriarcale réussit à persister en raison de la répétition de tout un spectre de violences qui servent à assujettir les sujets opprimés. C'est en perpétuant toutes sortes d'agressions que les hommes réussissent à conserver le pouvoir. Il est donc pertinent de schématiser les VACS en gardant en tête à la fois

²¹ Alexandre Baril, « Judith Butler et le Nous femmes : la critique des catégories identitaires implique-t-elle leur réfutation ? », dans Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXIe siècle ?, *Cahiers de l'IREF*, vol. 19, Montréal, 2009, p. 68.

²² *Ibid.* p.67.

²³ Michel Foucault a évacué la femme de ses réflexions biopolitiques. Il s'est surtout penché sur la construction discursive de l'homosexualité, lui valant ce genre de critiques de la part des mouvements féministes et queers.

²⁴ Audrey Baril, « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler. » *Recherches féministes*, vol. 20, no. 2, 2007, p. 65, en ligne, <<https://doi.org/10.7202/017606ar>>, consulté le 25 mars 2024.

l'héritage foucaldien et butlérien quant à l'analyse des mécaniques de pouvoir qui sous-tendent les sociétés occidentales.

La hiérarchisation des phénomènes sociaux, comme le fait un schéma pyramidal, est un terrain glissant dans d'autres sphères de recherches féministes. Par exemple, il y a un rapprochement pertinent à faire entre la hiérarchisation des VACS et la hiérarchisation des savoirs. Les savoirs reconnus dans nos sociétés proviennent principalement des universités et sont largement générés par des personnes blanches, cis et hétérosexuelles. Même si l'université s'est démocratisée dans les dernières années, elle reste une institution constituée de gens particulièrement privilégiés. Francis Dupuis-Deri le souligne dans son ouvrage *Panique à l'université*, publié en 2022 : « Les hommes représentent 59% du corps professoral à temps plein dans les universités publiques et occupent 72% des postes de titulaires, soit le plus haut échelon professionnel. [...] Si la place des femmes dans le corps professoral s'est heureusement élargie, il s'agit surtout des femmes blanches²⁵. » Et les recherches universitaires se situent en haut de la pyramide, alors que les savoirs militants ou communautaires ne sont généralement pas pris en considération en raison d'un manque de « rigueur scientifique ». On voit bien pourtant grâce aux études épistémologiques féministes que beaucoup de savoirs essentiels ne sont pas nécessairement issus d'une recherche universitaire. La dévalorisation de certains savoirs provoque toutes sortes d'injustices épistémiques. Inversement, si on favorise le bas de l'échelle, c'est-à-dire les savoirs du milieu militant, constitué souvent de gens qui luttent contre plusieurs systèmes d'oppression, plutôt que ceux générés par des chercheur.se.s universitaires, on peut tomber aussi dans certains pièges. Dans son essai intitulé *La construction sociale de la pensée féministe noire*, Patricia Hill Collins met en évidence les limites de ce qu'on appelle les « théories du point de vue ». Ces théories ont des propositions diverses et ne sont pas unifiées, mais c'est la politologue Nancy Hartsock qui est la première à évoquer le concept du *Feminist Standpoint* en 1983 dans un article²⁶. Elle s'appuie sur la théorie marxiste. Elle veut démontrer qu'il existe un point de vue privilégié, celui que les

²⁵ Francis Dupuis-Deri, *Panique à l'université*, Montréal, Lux, coll. « Lettres Libres », 2022, p.222

²⁶ Espínola, Artemisa Flores. « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' ». *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, p. 101-102, en ligne, <https://doi.org/10.3917/cdge.053.0099>, consulté le 26 août 2024.

universitaires ont bien souvent. Et que le point de vue des opprimés est dévalorisé, alors qu'il serait essentiel dans la création du savoir. Toutefois, Patricia Hill Collins souligne que ces approches

impliquent notamment de considérer que plus un groupe est subordonné, plus sa vision de l'oppression sera pure. Cette idée remonte à la théorie sociale marxiste qui reposait sur une analyse dualistique de la structure sociale. Parce qu'elles ont tendance à quantifier et hiérarchiser les oppressions — positions typiquement positivistes — ces approches sont rejetées par les Noirs comme par les féministes²⁷.

Cette idée ne prend pas en compte l'interrelation qui existe entre les différentes formes d'oppression. Mais, les points de vue situés sont fondamentaux à l'enrichissement du savoir. Par exemple, une femme noire qui milite quotidiennement pour la reconnaissance des abus qu'elle subit doit pouvoir entrer en dialogue avec la recherche universitaire générée majoritairement par des personnes blanches. Leurs approches respectives sont valides, même si les degrés d'oppression que ces gens subissent diffèrent. Leur perspective met seulement en lumière plusieurs facettes de la société. Ils ne devraient pas entrer en compétition. Les savoirs universitaires devraient pouvoir dialoguer avec d'autres milieux sans pour autant les hiérarchiser systématiquement.

Le parallèle avec cette question épistémique est pertinent lorsqu'on remarque qu'une logique similaire s'opère dans l'analyse des violences à caractère sexuel. Le féminicide et le viol sont souvent perçus comme l'agression ultime, l'expérience totale de la violence patriarcale. Les victimes connaissent une certaine validation collective, toutefois relative en raison du système judiciaire défaillant en matière de crime sexuel. Au Québec, trois personnes sur quatre ne verront pas leur plainte pour agression sexuelle aboutir à une accusation officielle²⁸. Mais, en théorie, le viol est condamnable. En contrepartie, les micro-agressions ne sont pas reconnues comme un crime punissable, à moins qu'une personne subisse un harcèlement continu, perpétré par une personne reconnaissable. Pour cette raison, il est difficile de les dénoncer. Il s'agit souvent de commentaires qui passent inaperçus et qui sont énoncés par une multitude de personnes dans l'entourage de la

²⁷ Patricia Hill Collins, « La construction sociale de la pensée féministe noire », *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008. p. 152.

²⁸ Claudie Simard, « Combien de plaintes pour agression sexuelle aboutissent à un procès ? », dans *Radio-Canada*, 16 mars 2018, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1089769/agression-sexuelle-justice-victime-proces>>, consulté le 9 octobre 2024.

victime. Les micro-agressions sont plus invisibles en raison de leur quotidienneté et provoquent des traumatismes moins bien identifiables, moins reconnus et qui sont souvent balayés par les discours dominants. Patricia Hill Collins explique d'ailleurs dans son texte comment la classification de l'oppression est une opération délicate²⁹. Il est ainsi difficile de hiérarchiser les VACS dans une échelle pyramidale sans créer des incohérences avec l'expérience réelle des femmes.

Ce qui rend la hiérarchisation des VACS complexes, c'est aussi le rapport singulier que les victimes développent avec leur traumatisme. Les chercheur.euse.s s'entendent pour dire que les expériences traumatiques varient d'un individu à l'autre³⁰. Il est donc difficile d'évaluer globalement et dans l'absolu quelles sont les conséquences que provoque un acte violent sur une personne. Nabila Hamza, une chercheuse en sciences sociales reconnue pour son implication dans différentes associations pour le droit des femmes en Tunisie, mais aussi plus largement au Moyen-Orient et en Afrique du Nord, souligne bien qu'il est difficile de repérer les violences psychologiques en raison de leur cadre flou. Elle écrit :

C'est une notion subjective : un même acte peut prendre des significations différentes suivant le contexte dans lequel il s'insère et un même comportement sera perçu comme abusif par les uns et pas par les autres. Les spécialistes ne disposent pas d'une définition consensuelle de la violence psychologique, car cette forme de violence n'a été reconnue que récemment³¹.

Par exemple, un commentaire déplacé sur un décolleté ne provoquera pas toujours la même indignation compte tenu de notre vécu, de notre culture ou de notre personnalité.

²⁹ C.f. Patricia Hill Collins, « La construction sociale de la pensée féministe noire », *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008. p. 152.

³⁰ C.f. Lucile Hervouet. « Qui suis-je pour juger ? La production sociale du silence autour des violences sexuelles intrafamiliales en Polynésie française », *Terrains & travaux*, vol. 40, no. 1, 2022, p. 82.

³¹ Hamza, Nabila, *Les violences basées sur le genre. Manuel de formation à l'attention des écoutantes du réseau Anaruz.*, Réseau National des Centres d'écoute des Femmes Victimes de Violences, Maroc, 2006, p.23, en ligne, <<https://www.endvawnow.org/uploads/browser/files/ANARUZ%20Training%20Manual.pdf>>, consulté le 24 mai 2024.

Certaines théoriciennes féministes parlent davantage du continuum de violences pour évoquer plus inclusivement l'expérience de l'oppression. Dans les années 1980, Liz Kelly propose ce terme déjà utilisé dans les cercles militants pour décrire l'étendue et la variété de violences sexuelles qu'ont vécues tout au long de leur vie les femmes qu'elle passe en entrevue. Elle spécifie qu'il ne s'agit pas d'une ligne droite : « Un grand nombre de facteurs affectent le sens que prennent pour les femmes les actes de violence sexuelle, et leur impact immédiat et ultérieur³². » Les victimes n'ont pas nécessairement un rapport stable avec leurs traumatismes. Au cours d'une vie, ce rapport change, se meut en de multiples formes et prend une place différente. D'autant plus que les violences que les femmes subissent sont rarement des événements isolés dans leur vie. De petits et grands traumatismes sont interreliés. Comment donc créer un cadre inclusif où tous les types d'expériences traumatiques pourraient s'y retrouver sans qu'elles soient automatiquement mises dans des cases, comme c'est le cas avec l'échelle pyramidale ?

1.2 Un schéma rhizomatique

Réussir à trouver une nouvelle manière de schématiser les VACS est loin d'être simple parce que, comme on vient de le voir, elles s'inscrivent dans un système qui est large et à l'intersection de différents systèmes d'oppression. Elles sont subjectives et elles ont un cadre difficile à établir. Le concept de continuum de violence développé par Liz Kelly est intéressant et rend compte de l'interrelation entre les différentes formes de violence. Mais, Liz Kelly, dans ses réflexions, n'évoque pas d'image précise qui servirait l'imaginaire collectif. Pour moi, il est essentiel de développer un modèle schématique qui sollicite l'imagination et qui aurait ainsi le potentiel de nourrir autant l'univers social que le domaine littéraire.

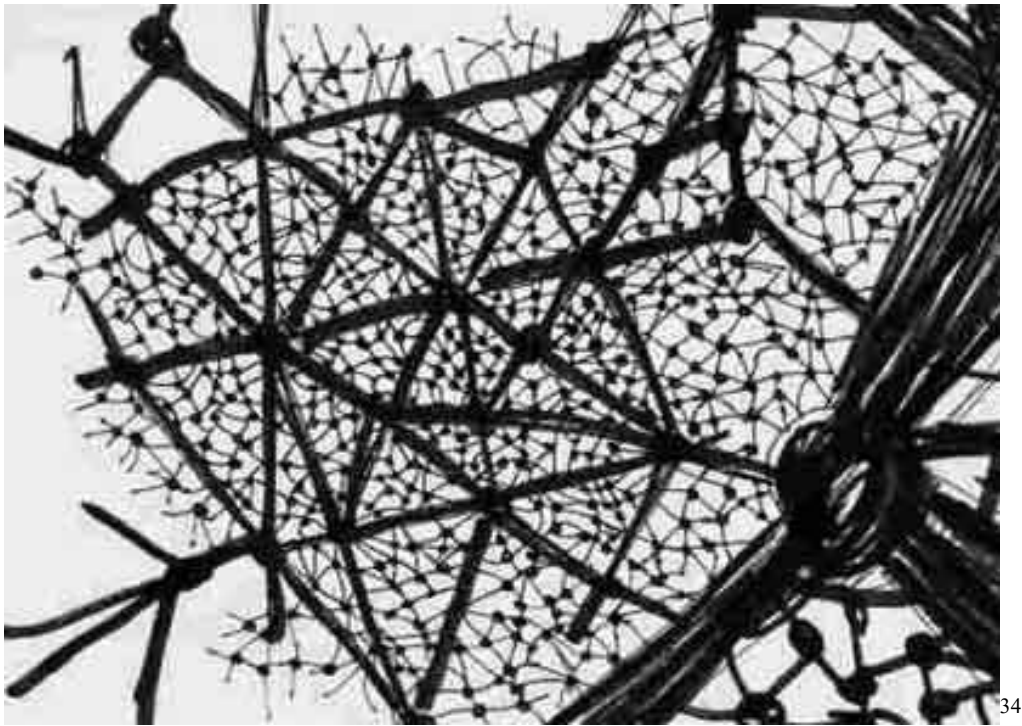
Je propose de rendre compte de ce système de violences à caractère sexuel en lui donnant la forme d'un rhizome, tel que réfléchi par Gilles Deleuze et Félix Guattari. Dans leur ouvrage *Milles plateaux*, publié en 1980, le rhizome sert à schématiser la psyché humaine. Igor Ktropicala, un

³² Liz Kelly « Le continuum de la violence sexuelle », trad. Marion Tillous, *Cahiers du Genre*, vol. 66, n° 1, 2019, p. 21, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2019-1-page-17.htm>>, consulté le 11 novembre 2023.

chercheur en philosophie sociale et politique, explique dans un article comment les deux auteurs définissent le rhizome. Il s'agit d'un « système végétal qui prolifère horizontalement, le plus souvent de manière souterraine, et qui est dépourvu de centre ou, ce qui revient au même, qui en a plusieurs³³. » Même si Deleuze et Guattari s'en tiennent à l'exploration de la psyché dans leur ouvrage, le concept du rhizome semble pouvoir correspondre à un schéma intéressant pour les VACS. Imaginons que la culture patriarcale est représentée par un manioc ou du gingembre (tous les deux sont des plantes à rhizome). On découvrirait sous terre des racines rhizomatiques, symbolisant les VACS et, par extension, les remparts de la culture patriarcale. Ce système racinaire possède plusieurs centres ou noyaux, les plus petits alimentant les plus gros et les plus gros alimentant les plus petits.

³³ Igor Krtolica, « Le rhizome deleuzo-guattarien “Entre” philosophie, science, histoire et anthropologie », *Rue Descartes*, vol. 99, n o 1, 2021, p. 39, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2021-1-page-39.htm>>, consulté le 24 avril 2023.

FIGURE 1.2 Rhizome



34

Ce schéma rhizomatique évoque la pluralité de VACS qu'on retrouve dans les sociétés occidentales. Un noyau correspond à n'importe quelles formes de violence, qu'il s'agisse d'une agression ou d'une micro-agression. Sa masse dépend du trauma qu'il inflige à sa victime. Cette image du rhizome est plus adaptative que l'échelle pyramidale. Elle permet de préserver l'idée de crimes sexuels violents et soudains, tout en laissant de la place à des noyaux traumatiques qui se développent plutôt dans le temps. Les liens entre les différents degrés de violence sont explicités par des racines reliant les multiples noyaux. Ceux-ci s'alimentent entre eux et participent tous à préserver le rhizome. Cette proposition promeut davantage l'idée d'un réseau plutôt que d'une hiérarchisation. L'héritage foucauldien est ici respecté. On peut reconnaître des degrés différents de violence sans toutefois les hiérarchiser, contrairement à l'échelle pyramidale. La prolifération des noyaux du rhizome témoigne aussi de l'itérabilité des violences, telle que définie par Butler. C'est dans leur multiplication que leur pouvoir repose. Plus le rhizome est grand, plus la culture

³⁴ Sandra Reeve, *Rhizome*, Move Into Life, 2008, en ligne, <<https://www.moveintolife.com/thesis-pattern.html>>, consulté le 24 avril 2023.

patriarcale sera forte. Autrement dit, plus il y a de la violence, plus les hommes ont du pouvoir sur les femmes. Et grâce au rhizome, on arrive à reconnaître que les micro-agressions sont un des nombreux sièges du pouvoir et qu'elles sont liées à d'autres formes de violences plus graves, comme le viol ou le féminicide.

Il est intéressant de voir que ce schéma rhizomatique permet d'ouvrir à une philosophie des multiplicités. Deleuze et Guattari dans *Milles Plateaux* entendent cette multiplicité surtout comme une image nomadique de la pensée³⁵. Je l'entends dans le contexte du présent essai comme une nomadologie de la violence, c'est-à-dire que la violence de la culture patriarcale est mouvante, multiple et ne provient pas d'un seul centre. Elle ne se sédentarise pas et peut provenir parfois d'endroits où l'on s'y attend le moins, comme c'est le cas pour les agressions et pour les micro-agressions qui sont souvent commises par les hommes dans l'entourage de la victime, un monsieur « toutlemonde », un homme ordinaire³⁶. Le caractère multiple du rhizome rejoint l'idée du continuum de violences de Liz Kelly où les événements traumatiques ne sont pas isolés dans une vie, mais le rhizome permet de schématiser et représenter cette idée clairement. Ce système racinaire montre que les femmes peuvent être victimes de plusieurs VACS tout au long de leur existence, à travers différentes formes, petites et grandes.

De plus, dans une perspective féministe, il est essentiel de réfléchir le monde autrement qu'à travers l'hégémonie patriarcale. Depuis Aristote et probablement bien avant, l'idée d'une hiérarchie verticale est présente dans l'imaginaire androcentrique pour représenter à la fois la société, les rapports entre les individus, les rapports de pouvoir, etc. L'idée de schématiser le réseau de violences, non pas comme un système vertical, mais plutôt horizontal s'inscrit dans un *Feminist Gaze*. Ce changement de perspective est à la fois politique et symbolique. Représenter les VACS grâce à un système horizontal rejette la symbolique phallique qui se dissimule plus ou moins

³⁵ C.f. Bernard Bénit, « Image de la pensée et pensée sans image chez Deleuze & Guattari », *Rue Descartes*, vol. 99, n° 1, juin 2021, p. 57, en ligne, <<https://shs.cairn.info/revue-rue-descartes-2021-1-page-52>>, consulté le 22 avril 2024.

³⁶ C.f. Suzanne Zaccour, *La fabrique du viol*, Montréal, Léméac, coll. « Présent », 2019, p.64-65.

subtilement dans une hiérarchisation pyramidale. Témoigner de l'expérience quotidienne de l'oppression des femmes et mettre en lumière les liens qui existent entre les différentes formes de violence grâce à un rhizome horizontal symbolise une réappropriation féministe du narratif social des femmes. L'horizontalité est directement liée au féminin dans la vision très binaire du genre et il est possible d'utiliser cette caractéristique qu'on a associée à la soumission féminine pour réfléchir le monde et subvertir les codes de la culture patriarcale. L'ouvrage *Les Allongées* de Jennifer Bélanger et de Martine Delvaux est un exemple de la réappropriation féministe de la position couchée, à l'horizontale pour parler des corps féminins malades. Ma réflexion va dans ce même sens. Schématiser et représenter le monde tel que les femmes le perçoivent et le vivent.

Le rhizome est aussi un système qui ne meurt pas simplement en coupant les racines. Ce n'est pas un arbre. C'est un réseau qui peut se multiplier et qui meurt rarement, même si on en arrache certaines parties. Ce schéma est cohérent avec l'idée que, malgré les luttes féministes, les VACS persistent encore. En proposant le rhizome comme système de représentation de la violence, il devient clair qu'il faut attaquer tout le système en entier, pas seulement quelques racines. Il est important de noter que cette métaphore végétale n'a pas été développée dans une approche féministe par Deleuze et Guattari. Je me la réapproprie dans l'objectif de créer une image forte et évocatrice du réseau des VACS. De cette façon, je convoque un imaginaire de l'oppression qui peut servir ensuite à la création littéraire. On peut aussi interpréter ce schéma comme une carte. Le rhizome se présente comme une cartographie de la violence où l'on peut mieux savoir où ligaturer le réseau pour enrayer la culture patriarcale. Le rhizome dévoile les souterrains du pouvoir, les liens qui se tissent de façon bien souvent invisible et qui permettent à la culture patriarcale de persister dans notre quotidien grâce à toutes sortes de formes de violences. En révélant toutes ses ramifications, l'on peut mieux le comprendre et ainsi mieux y résister.

Finalement, ce que je propose, c'est un système réticulaire acentré pour rendre compte d'un réseau de violences qui est perpétré par toutes sortes d'individus, dans toutes sortes de contextes et d'endroits. Il n'y a pas un seul grand méchant loup. Ceux à l'origine du rhizome sont des hommes bien souvent ordinaires. Parfois, ces hommes commettent une agression, parfois ils ne disent que

des commentaires sexistes dans un bureau quelconque. Mais d'une manière ou d'une autre et à différents degrés, ils créent individuellement des noyaux de violences. Ils préservent ou font grandir le rhizome. Et, comme Igor Krtolica l'évoque, un système racinaire rhizomatique permet de « démontrer la possibilité d'une organisation propre au multiple, c'est-à-dire la validité d'une coordination entre éléments qui soit indépendante de toute instance centrale et hiérarchique de commandement³⁷. » Chaque individu participe de près ou de loin à maintenir la culture patriarcale.

1.3 L'occultation des micro-agressions

Le schéma rhizomatique des VACS permet de comprendre un élément crucial : c'est qu'il est essentiel de reconnaître, de dénoncer et ultimement de représenter les micro-agressions, car elles participent à maintenir la culture patriarcale. Toutefois, la classe dominante masculine tente par toutes sortes de stratégies de préserver son pouvoir, et, par le fait même, perpétue certaines violences. D'abord, l'exclusion des femmes de certains cercles est un moyen efficace pour les hommes de se solidariser, de se valider dans leur comportement parfois problématique et de renforcer des stéréotypes de genre. En 2019, Martine Delvaux a publié *Le boys club*. Il s'agit d'un ouvrage qui analyse les mécanismes des regroupements masculins. Ce regard porté sur ces cercles fermés dévoile toutes sortes de stratégies mises en place, consciemment ou non, visant à normaliser certaines VACS, notamment les micro-agressions. Delvaux recense toutes sortes de groupes masculins exclusifs à la fois dans le domaine du sport, de la politique ou de l'architecture. Elle démontre que « le boys club a tout à voir avec le mépris des femmes, voire avec la haine des femmes — ce qui constitue, au sens propre, de la misogynie³⁸. » Ces rassemblements d'hommes participent donc de près ou de loin à invalider l'expérience de l'oppression quotidienne des femmes. Dans la culture promue par ces clubs, on encourage une indifférence face aux micro-agressions. Thomas Messias, journaliste et enseignant, raconte dans son ouvrage *À l'écart de la meute*, publié en 2021,

³⁷ Igor Krtolica, « Le rhizome deleuzo-guattarien “Entre” philosophie, science, histoire et anthropologie », *Rue Descartes*, vol. 99, n o 1, 2021, p. 42, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2021-1-page-39.htm>>, consulté le 24 avril 2023.

³⁸ Martine Delvaux, *Le boys Club*, Montréal, Remue-ménage, 2020, p.36.

son expérience au sein d'une bande d'amis et il analyse leur comportement en s'appuyant sur des réflexions féministes. Il explique pourquoi certains hommes persistent à rester dans ces cercles :

Parce qu'ils n'ont pas le courage de rompre subitement autant de liens, ou parce qu'ils n'en ont juste pas envie, les hommes ont souvent tendance à accorder le bénéfice du doute à leurs amis. Relativiser des propos sexistes, fermer les yeux sur certains comportements, trouver des circonstances atténuantes aux membres de sa caste : cette mécanique est bien connue³⁹.

Les boys club jouent donc un rôle crucial dans le maintien de la culture patriarcale. Ces cercles masculins normalisent les micro-agressions qu'ils peuvent commettre dans leur vie de tous les jours et freinent ainsi la reconnaissance des impacts à long terme de ce genre de violence.

De nombreuses micro-agressions sont commises sous le couvert de l'humour. Il s'agit d'une des tactiques d'occultation connues de la violence masculine, celle de l'euphémisation⁴⁰. Cette tactique est employée par les boys club ou plus largement par les discours dominants. Ce n'est pas étonnant. Le rire a souvent été utilisé comme outil de pouvoir pour banaliser le viol, par exemple. Roxanne Gay l'exprime très bien en écrivant dans son ouvrage *Bad Feminist*, publié en 2014, que « l'humour sur le viol est conçu pour rappeler aux femmes qu'elles ne sont pas encore tout à fait égales aux hommes⁴¹. » La moquerie a un grand pouvoir d'humiliation et beaucoup de femmes peuvent témoigner d'une phrase percutante qui se voulait drôle, mais qui est restée collée à l'imaginaire qu'elles se faisaient d'elles-mêmes. À ce sujet, Martine Delvaux souligne dans *Le boys club* que « ce qu'on a tendance à oublier, c'est qu'en plus des regards et des paroles que les hommes échangent quand ils sont ensemble, il y a le rire⁴². » Ce rire méprisant fait partie de l'histoire de la misogynie et il est un outil efficace pour perpétuer des micro-agressions. Les blagues permettent de conférer une impression de légèreté et donnent l'occasion d'accuser la personne qui ne rit pas de manquer d'humour, d'être trop sensible ou trop rigide. Le rire permet aussi d'exclure et d'isoler certaines personnes. Thomas Messias l'observe aussi : « En enchaînant les histoires

³⁹ Thomas Messias, *À l'écart de la meute*, France, Marabout, 2021, p.77.

⁴⁰ C.f. Patrizia Romito *Un silence de mortes : la violence masculine occultée*, Montréal, M Editeur, 2018, p.74

⁴¹ Roxanne Guay, *Bad feminist*, New York, Harper Perennial, 2014, p.227.

⁴² Martine Delvaux, *Le boys Club*, Montréal, Remue-ménage, 2020, p.161.

supposément drôles sur les blondes, les juifs ou les homosexuels, ils [les blagueurs misogynes] renforcent la cohésion masculine tout en participant activement à l'exclusion de ceux que leurs blagues ciblent systématiquement⁴³. »

En observant des œuvres issues de la culture populaire, on remarque aussi que le fardeau lié à l'accumulation de toutes sortes de VACS est rarement montré, voire absent. Le premier tome de la série littéraire *Fifty Shades of Grey* publié en 2011 raconte comment Ana, une jeune femme encore vierge, tombe amoureuse de son patron, M. Grey. Celui-ci s'adonne au sadomasochisme et initie sa nouvelle amante à ses jeux sexuels. Toutefois, tout ce qui contrarie Ana au cours de cette aventure érotique n'est jamais très important. Roxanne Gay le souligne : « Après chaque occurrence de ces manifestations de contrôle abusif, Ana s'indigne avec raison, mais jamais pour très longtemps. À plusieurs reprises, elle choisit de sacrifier ce qu'elle désire vraiment pour se donner une chance d'être aimée par son imbécile de prince charmant⁴⁴. » Dans cet ouvrage, la narratrice pardonne et passe par-dessus les comportements désagréables de son partenaire, que ce soit par amour ou par indulgence, créant l'impression que les femmes sont immunisées contre l'accumulation de micro-agressions. Cette prétendue imperméabilité aux comportements problématiques masculins va de pair avec un phénomène social troublant. Malgré la violence patriarcale qui persiste, des études montrent que les femmes ont généralement plus d'empathie pour les hommes que pour leurs semblables. Il arrive que des femmes justifient plus rapidement un comportement masculin problématique, qu'elles l'excusent ou qu'elles le banalisent : « La philosophe Kate Manne a forgé un terme pour désigner ce phénomène : *himpathy* (de *him*, lui, et *sympathy*, sympathie ou compassion)⁴⁵. » Ce construit social provient de la culture patriarcale qui,

⁴³ Thomas Messias, *À l'écart de la meute*, France, Marabout, 2021, p.35.

⁴⁴ Roxanne Guay, *Bad feminist*, New York, Harper Perennial, 2014, p.256.

⁴⁵ Mona Chollet, *Réinventer l'amour : Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, Paris, Zones, 2021, p.117.

selon Thomas Messias « pousse les femmes à intégrer les codes du sexisme de façon plus ou moins volontaire, dans le but illusoire de se sentir plus intégrées, plus en sécurité⁴⁶. »

On remarque aussi que les luttes féministes s'attardent peu sur les enjeux liés aux micro-agressions. Les mouvements militants doivent concentrer leur énergie à préserver les droits que les femmes ont finalement acquis après des décennies, voire des siècles de revendications. L'avortement en est un bon exemple. À chaque élection fédérale au Canada et aux États-Unis, le débat est remis sur la table. D'autant plus que des tensions naissent après chaque progrès. Francis Dupuis-Déri, dans son ouvrage *Crise de la masculinité*, publié en 2018, explique que

depuis des générations, des hommes s'insurgent contre les lois protégeant les femmes contre les violences masculines, contre les encouragements faits aux femmes à s'engager dans la police, contre les hommes qui effectuent du travail gratuit au domicile, etc. Serait-ce dire que ce qui assure aux femmes d'être en sécurité et d'avoir « une meilleure vie » empêcherait les hommes d'être de « vrais hommes » ? Serait-ce à dire que la moindre avancée vers l'égalité entre les sexes provoque une crise de la masculinité ? Serait-ce à dire, donc, que la masculinité est incompatible avec l'égalité entre les sexes, la liberté et la sécurité des femmes⁴⁷ ?

Plusieurs groupes d'hommes masculinistes s'évertuent ainsi à démontrer qu'il faut revenir en arrière, dans le temps où les hommes étaient respectés et virils. Quand on observe les archives historiques, les hommes en Occident semblent perpétuellement dérangés par les gains obtenus par les mouvements féministes. C'est pourquoi on parle davantage de discours de crise plutôt que de véritables crises de la masculinité⁴⁸. Toutefois, le message que ces masculinistes transmettent à travers toutes sortes de plateformes a un poids réel et fait en sorte que les victoires obtenues par les féministes ne semblent jamais tout à fait acquises. Elles sont toujours à risque d'être remises en question ou simplement retirées. La dénonciation des micro-agressions dans un tel contexte est une

⁴⁶ Thomas Messias, *À l'écart de la meute*, France, Marabout, 2021, p.115.

⁴⁷ Francis Dupuis-Déri, *Crise de la masculinité*, Montréal, Remue-ménage, 2018, p.217.

⁴⁸ *Ibid.* p.32.

lutte moins urgente quand on constate le besoin encore actuel de réduire les écarts de salaires, de combattre la violence conjugale et de dénoncer les viols, par exemple.

On peut observer aussi que les victimes elles-mêmes banalisent ce qu'elles vivent. Sophie Hamisultane, une chercheuse en sociologie, explique dans un article qui traite du silence qui persiste concernant les micro-agressions subies par des personnes descendantes de migrants racisés que ce mutisme est souvent maintenu par désir d'intégration⁴⁹. Dans un milieu de travail, par exemple, il est normal que les victimes souhaitent rester discrètes, sachant que leur sort professionnel réside beaucoup dans leurs liens sociaux. Il est donc parfois difficile de briser le silence en raison des risques liés à une dénonciation. D'autant plus que la méconnaissance des micro-agressions et de leurs nombreux impacts favorise leur occultation.

1.4 Comment narrer les micro-agressions en littérature ?

Les éléments contextuels ou stratégiques dont il a été question jusqu'à présent entraînent tous d'une manière ou d'une autre la prolifération des micro-agressions, leur banalisation et ultimement leur occultation. Plusieurs stratégies littéraires sont évidemment possibles pour raconter l'expérience continue de l'oppression des femmes afin de briser ce silence. En me penchant sur la littérature du Québec, j'ai constaté que les récits de soi, le fragment et la mise en avant de la corporéité sont des avenues possibles et pertinentes qui se prêtent bien aux enjeux liés aux micro-agressions. Mes observations m'ont du moins amenée à m'attarder plus particulièrement sur ces choix formels.

Tout d'abord, il existe plusieurs types de récits de soi : la confession, l'autobiographie, les récits épistolaires et l'autofiction. Il est important de ne pas faire d'amalgame entre ces différents genres. Tous ont leur particularité. Je m'intéresserai toutefois davantage sur l'autofiction. Celle-ci se caractérise par le brouillement des frontières entre l'auteur.rice et le/la narrateur.rice. Karine

⁴⁹ C.f. Sophie Hamisultane, « Personnes descendantes de migrants racisées face aux micro-agressions : silence, résistance et communauté imaginaire d'appartenance », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 31, n o 2, 2020, p.176, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/nps/2020-v31-n2-nps05980/1076650ar/>>, consulté le 25 octobre 2024.

Rosso, dans un entretien avec Rosalie Lavoie, explique que l'autofiction peut être un mot fourre-tout et elle définit le genre comme :

Une façon de reconstruire le fil de sa vie, pour ne pas dire le fil narratif de sa vie, vie et littérature, ou récit, voix, parole, étant ici indissociables. Avec le temps l'autofiction deviendra toutes sortes de choses, tout comme on peut éventuellement la faire remonter beaucoup plus loin. Pensons à Rousseau qui écrivait ses confessions... Certains théoriciens vont jusqu'à dire que l'autofiction, ou l'autofabulation, a toujours existé, qu'elle avait simplement un autre nom : « Confessions », « Pensées », etc⁵⁰.

Ce qui caractérise l'autofiction c'est aussi que son horizon d'attente diffère de l'autobiographie. Ce sont deux genres qui ne promettent pas le même degré de véracité. Les auteur.rices d'autofiction peuvent jouer consciemment avec le réel et la fiction alors que l'autobiographie doit s'en tenir à la réalité. Toutefois, les récits de soi sont tous des genres qui peuvent prendre un point de vue féministe. Maria Zambrano, philosophe et essayiste, précise, que les récits écrits au *je*, comme la confession dans le cas de ses recherches « est le langage de quelqu'un qui n'a pas effacé sa condition de sujet ; elle est le langage du sujet en tant que tel⁵¹. » Faire le choix de se raconter à la première personne est donc une reprise de pouvoir pour les femmes. Elles passent d'un objet à un sujet parlant et réfléchissant. C'est, sans contredit, une façon pour les femmes de se réapproprier leur histoire et de se défaire de leur objectivation bien souvent systématique. Cependant, les genres de l'intime portent souvent à croire que c'est l'individualité qui est mise de l'avant. L'incipit des *Confessions* de Rousseau est d'ailleurs clair à ce sujet lorsqu'il dit : « J'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent⁵². » Cette mise en évidence de la singularité d'une personne ne démontre pas le potentiel réel du récit de soi. C'est un genre littéraire qui peut sembler contre-intuitif lorsqu'on a une visée sociale, mais au contraire, il est tout à fait adéquat. On peut remarquer que, plus spécifiquement dans l'autofiction, les auteur.rice.s placent parfois les enjeux collectifs au cœur de leur démarche. Karine Rosso explique d'ailleurs, dans l'entretien avec Rosalie Lavoie, pourquoi

⁵⁰ Lavoie, Rosalie, « Le sens collectif de l'autofiction : entretien avec Karine Rosso », *Liberté*, n° 318, 2017, p. 7, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/liberte/2017-n318-liberte03419/87551ac/>>, consulté le 16 octobre 2024.

⁵¹ Maria Zambrano, *La Confession, genre littéraire*, Grenoble, J.Millon, coll. « Nomina », 2007, p.32.

⁵² Jean-Jacques Rousseau, *Les confessions*, Montréal, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 2007 (1782), p.5.

il s'agit d'un genre qui provoque des prises de conscience collective lorsqu'un sujet fait son propre récit d'oppression :

Parce qu'il y a une valeur collective, sociologique et politique très forte dans l'autofiction. Et, on l'a dit tout à l'heure, le *Je* est traversé de toutes parts, il n'est pas replié sur lui-même. La valeur collective du *Je*, comme dirait Annie Ernaux, est extrêmement importante dans le *Je* littéraire autofictionnel, n'en déplaise aux critiques qui voudraient qu'on reste dans une espèce d'universalité qui tend à effacer, en fait, différents types de littérature. Et parce que c'est basé en partie sur des faits réels, on a tendance à oublier toute la part inventée, c'est-à-dire tout le travail esthétique et formel, tout le travail d'écriture⁵³.

Entreprendre un récit autofictionnel, c'est de se rendre vulnérable et d'exposer une part très intime de soi pour que les gens soient aussi invités à s'observer, à se réfléchir à leur tour. Et le travail esthétique et formel que Karine Rosso évoque va de pair avec un travail réflexif qui questionne et réfléchit le monde. De plus, le *Je* marginal se narre souvent au nom d'une communauté. Il s'expose pour faire apparaître une réalité cachée que d'autres partagent. Madeleine Ouellette-Michalska démontre que l'autofiction se colle bien aussi aux êtres marginalisés, et ce, pas seulement pour des aspirations collectives. Dans son ouvrage *Autofiction et dévoilement de soi*, publié en 2007, l'autrice écrit : « Si les femmes et les migrants se sentent aimantés par l'autofiction et s'y démarquent plus facilement, c'est peut-être qu'investir une forme créatrice d'effacement et d'ébranlement identitaire permet d'en faire un certain rétablissement⁵⁴. » Dans cette affirmation, il y a donc l'idée d'une guérison possible à travers ce genre, comme si la possibilité de se raconter librement, grâce à un pacte de lecture non restrictif, permettait aux auteur.ice.s d'ouvrir un espace, situé quelque part entre le réel et la fiction, pour que certaines plaies puissent cicatriser. Ouellette-Michalska mentionne que les procédés autofictifs peuvent présenter une identité vacillante, dépossédée, hypnotisante ou saturante⁵⁵, des caractéristiques qui correspondent bien aux victimes de l'oppression patriarcale. Toutefois, on verra dans une de mes analyses littéraires du chapitre

⁵³ Rosalie Lavoie et Karine Rosso. « Le sens collectif de l'autofiction : entretien avec Karine Rosso », *Liberté*, n° 318, 2017, p. 12, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/liberte/2017-n318-liberte03419/87551ac/>>, consulté le 16 octobre 2024.

⁵⁴ Madeleine Ouellette-Michalska, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ Éditeur, 2007, p.145.

⁵⁵ C.f. *Ibid.* p. 102-105.

deux que l'autobiographie est aussi un genre de l'intime utilisé pour raconter l'expérience des micro-agressions.

La question de la représentation des micro-agressions pose toutefois l'enjeu de la narration de la quotidienneté. Comment faire le récit d'une accumulation lente de petits irritants ? Le fragment peut venir jouer un rôle clé dans cette quête, car il se colle bien à la réalité d'un trauma qui prend de l'ampleur au fil du temps. L'auteur Alexandre Lazaridès écrit dans un article publié en 1999 que « l'espace blanc qui sépare des fragments successifs représente, sur la page imprimée, les trous de notre connaissance, l'impossibilité d'établir une synthèse intelligible du monde, la fin des ambitions encyclopédiques⁵⁶. » Cette inintelligibilité est cohérente avec l'expérience des micro-agressions. Souvent d'apparence trompeuse dans la vie de tous les jours, il est difficile de les nommer sur le champ et le fragment laisse un espace possible à une expansion traumatique qui naît d'abord du silence ou de l'incompréhension. Il est intéressant de retrouver le fragment dans plusieurs récits de soi. À ce sujet, Maria Zambrano explique que le narrateur ou la narratrice est un morceau incomplet, une ébauche, un fragment⁵⁷. Ainsi, dans une narration intime, le fragment peut être un choix formel qui embrasse les trous et les espaces qui surgissent au sein de la mémoire. D'autant plus que le fragment, quand on réfléchit aux manières de raconter les micro-agressions, permet aux autrices de se déposer au fil des pages, de laisser l'épuisement prendre le dessus à l'écriture. Dans les espaces vides, il grouille une multitude de ressentis possible : la douleur, la lassitude ou bien encore la fatigue. Ce sont des états qui peuvent empêcher l'écriture, la réduire, la forcer à se morceler. Le fragment peut donc être un choix formel judicieux quant à la représentation des micro-agressions.

⁵⁶ Alexandre Lazaridès « Le temps du fragment », *Jeu : revue de théâtre*, n° 91, 1999, p. 67, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/1999-n91-jeu1074049/25747ac/>>, consulté le 17 octobre 2024.

⁵⁷ C.f. Maria Zambrano, *La Confession, genre littéraire*, Grenoble, J.Millon, coll. « Nomina », 2007, p.39.

Il pourrait être pertinent aussi que la mise en récit des micro-agressions place l'expérience du corps féminin au centre de l'œuvre. Ce serait cohérent avec la mise en œuvre d'un *Feminist Gaze* et, de cette façon, on peut ouvrir un dialogue sur l'impact concret de la quotidienneté de l'oppression. Il serait pertinent de lire un récit qui témoigne des impacts physiques à long terme des micro-agressions. En tentant de décortiquer les effets de leur accumulation, on revendique leur reconnaissance, leurs conséquences réelles sur la vie des femmes, sur leur corps et leur niveau d'énergie. D'autant plus que réfléchir à la corporéité d'une victime, c'est une manière de revendiquer l'autonomie du corps féminin dans un contexte où il ne leur appartient pas tout à fait et qu'il est souvent d'affaires publiques⁵⁸. Raconter l'expérience des micro-agressions à travers l'expérience du corps, c'est montrer d'une part que les femmes sont scrutées par les hommes et que leurs perceptions leur sont bien souvent renvoyées sous forme de commentaires déplacés ou de regards insistants. D'autre part, c'est de promouvoir le droit à l'autonomie du corps. La dimension corporelle pourrait donc être un élément intéressant à intégrer dans une représentation littéraire des micro-agressions. L'épuisement se ressent bien souvent dans les épaules voûtées, de longs soupirs, des cernes, etc. Et cet aspect est essentiel pour démontrer que les effets internes de la quotidienneté de l'oppression se traduisent jusque dans les os, les entrailles des femmes.

⁵⁸ C.f. Butler, Judith, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, p.35.

CHAPITRE 2 – RÉCITS DE LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE QUI RACONTENT L'EXPÉRIENCE DES MICRO-AGRESSIONS ET L'ÉPUISEMENT DES FEMMES

Dans ce chapitre, j'analyse trois ouvrages de littérature québécoise. Les autrices de ces récits racontent l'expérience de femmes qui vivent des micro-agressions quotidiennes. L'épuisement est un élément présent dans chacun des récits. Je mets donc en lumière les choix formels utilisés par les autrices pour témoigner de l'oppression que les femmes vivent tous les jours, mettant en lumière l'aspect tentaculaire du rhizome (Figure 1.2).

2.1. *Rien du tout*, Olivia Tapiero

Olivia Tapiero est écrivaine et traductrice. Dans son ouvrage *Rien du tout*, publié en 2021 chez Mémoire d'encrier, elle explore les trous noirs, les silences, les effondrements de l'être. L'intention derrière ce projet d'écriture est établie dans la première partie du roman, quand elle écrit :

Je chante les mémoires minées, une dislocation désirante, je chante le cœur effondré des étoiles, l'horizon absolu d'un trou noir qui défigure l'espace-temps, je chante l'orgasme et la dépossession. Les glaciers fondent, relâchent des bactéries millénaires. À marée basse, on découvre le corps des noyés. Je veux écrire à marée basse⁵⁹.

Écrire quand l'océan se retire, c'est proposer d'écrire sur ce qui est normalement englouti. Cette autofiction composée de fragments mêle le ton personnel, le commentaire politique et les réflexions philosophiques. On retrouve à la fois des référents littéraires comme Édouard Glissant et des références issues de la culture populaire, comme la chanteuse Noname. On remarque une écriture hybride, qui mêle prose et prose poétique, dans une narration intime. Son approche intersectionnelle est claire. Tout au long de l'ouvrage, le colonialisme, le capitalisme et le patriarcat sont passés au crible. Ils se confondent parfois, mettant en lumière leurs interrelations et faisant écho à l'idée de ramifications souterraines que propose le schéma rhizomatique (Figure 1.2) développé plus haut. L'autrice expose ces liens. Les blessures qui traversent la narratrice ont été causées par l'un ou l'autre de ces systèmes de pouvoir : « Certains diront *dépressions*, d'autres

⁵⁹ Olivia Tapiero, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, p.26.

*capitalisme, colonialisme, patriarcat*⁶⁰. » *Rien du tout* est un ouvrage éclaté qui navigue dans les trous noirs de l'existence grâce à un langage poétique assumé.

Des micro-agressions sont reconnaissables tout au long de l'œuvre. Un homme lui demande si elle préfère coucher avec des hommes ou des femmes pour satisfaire un fantasme saphique. Un garçon lui dit qu'elle a de bonnes lèvres de suceuse. Ces remarques traversent le récit et se mêlent à des blessures plus grandes, comme celle de son agression sexuelle. La narratrice semble souffrir de douleurs qui proviennent d'ailleurs, de sa mère, de sa grand-mère, de peuples colonisés et assimilés, de Montréal à Alger, jusqu'à Hô Chi Minh. Ce brouillement de frontière entre les expériences traumatiques permet d'exacerber l'état d'épuisement de cette narratrice. Elle observe, capte et ressent la douleur des autres êtres marginalisés qui hantent son imaginaire. Elle en est presque annihilée : « Je m'épuise à garder les yeux ouverts ; je me vide de mon sang, de ma pensée, de ma fatigue même⁶¹. » Cet abattement se ressent aussi dans la réitération de certains enjeux. Les fragments reviennent sur les blessures coloniales, sur l'aliénation du capitalisme et sur les violences reconduites par le patriarcat. Petits et grands traumatismes se côtoient, créant l'impression que la narratrice ne hiérarchise pas les blessures qu'elle met en lumière, faisant encore une fois écho à des violences qui se déploient en rhizome plutôt qu'en échelle pyramidale (figs. 1.1 et 1.2). Ses ruminations perpétuelles permettent aussi de comprendre que ses réflexions sombres sont l'enjeu central du roman. De cette manière, les lecteur.rice.s sont tenu.e.s par ces répétitions à ne pas oublier les traumatismes infligés aux populations marginalisées. Tapiero les convoque à chaque fragment. À force de les marteler, on arrive à ressentir une sorte de lassitude, comme si la narratrice avait réussi à emporter le lectorat avec elle dans un trou noir où la lumière ne passe plus.

L'autrice installe aussi un jeu sur l'espace-temps, démontrant que le rhizome n'a pas de frontière et est intemporel (Figure 1.2). Il est répandu partout à travers le monde et se perpétue à travers les générations. Tout au long de l'œuvre, les territoires géographiques se confondent. Ils

⁶⁰ *Ibid*, p.33.

⁶¹ *Ibid*. p.114.

sont multiples et se succèdent. Elle ne fait pas de distinction précise entre le Maroc, l'Algérie ou le Viêt Nam, par exemple. Ils ont un héritage commun qui justifie cet amalgame :

C'est la même balle qui les abat, une balle perdue qui traverse le corps de mes ancêtres orphelins pour filer d'un siècle à l'autre, interminablement, d'Oran à Oka, d'Harlem à Nanking, de Fès à Tijuana, d'Auschwitz à Lesbos, de Flint à Fès, de Calais à San Juan. Et partout les paysages qu'elle traverse sont une écriture⁶².

Cette balle qui frappe semble représenter toute la violence qu'engendrent les trois instances de pouvoir qu'elle critique encore à nouveau : le colonialisme, le patriarcat et le capitalisme. Cette proximité qu'elle établit entre ces différents territoires géographiques crée un effet d'égarement. Les lecteur.rice.s ne savent plus où ils se situent. D'autant plus que la souffrance que Tapiero décrit à travers cette femme n'a pas de localisation précise au sein même du corps : « Un médecin me parle de douleur référée, où le mal est ressenti ailleurs qu'à la source. Je me demande s'il y a même une source à cette douleur que j'imagine diasporale, intercontinentale⁶³. » Parallèlement, elle fait éclater aussi les repères temporels. La douleur se transmet de génération en génération et la narratrice raconte ce qu'elle ressent à travers les yeux de sa grand-mère ou de sa mère. Le jeu sur les temps de verbe propulse le lectorat dans le passé, le présent ou le futur, sans ligne chronologique. Elle témoigne d'une douleur qui ne se limite pas à un seul moment, à une seule personne :

Il y a des fissures qui traversent les siècles, les continents, et malgré l'immigration la réussite de l'ascension le rêve américain on finit comme une épave, la dépression afflige le corps étalé sur le tapis marocain, devant la télévision allumée et sans même l'écho d'une langue ou d'une prière⁶⁴.

Ce travail formel met en évidence les traumatismes que les femmes et les personnes colonisées partagent, peu importe leur origine et leur âge. L'oppression du capitalisme patriarcal emporte une

⁶² *Ibid.* p.31.

⁶³ *Ibid.* p.35.

⁶⁴ *Ibid.* p.61.

panoplie de gens sur son passage, comme une grande vague qui laisse des écorchures profondes dans le fond marin.

Le silence prend aussi énormément de place dans cet ouvrage et il est cohérent avec l'idée d'une souffrance tellement grande qu'elle épuise l'écriture. Les espaces entre les fragments plus courts permettent de donner une place importante aux interstices. Dans la dernière partie du livre, les fragments se décomposent sur la page. Tapiero joue avec la forme, elle décale les mots, les phrases, créant une asymétrie :

Les corps troués de femmes

les tumeurs qui trouent les corps des femmes⁶⁵

L'absence de ponctuation et la juxtaposition de mots qui ne forment pas toujours une phrase complète donnent l'impression que la narratrice est épuisée, qu'elle tourne en rond et qu'elle arrive seulement à déverser ces derniers élans poétiques de façon éparse. Ces grands espaces blancs qui parsèment les pages évoquent aussi l'obsession pour les trous noirs qu'elle nomme à plusieurs reprises, comme si certains mots avaient été absorbés par la page blanche. Elle écrit : « il y a des vies organisées à partir d'absences, comme les galaxies qui se forment autour des trous noirs⁶⁶. » Et le lectorat peut avoir l'impression que le récit, comme le fait une galaxie, gravite lui aussi autour des gouffres et des blessures que cette femme remarque partout autour d'elle. D'autant plus que les vides qui parsèment le texte semblent essentiels à l'écriture de la narratrice : « J'ai besoin de sentir la mort pour déterminer les contours, j'ai besoin d'examiner les signes de décomposition des autres⁶⁷. » La nécessité de palper la vie et la mort simultanément fait écho à sa démarche créative, car son écriture se révèle aussi dans sa non-écriture. C'est dans les espaces blancs qu'elle détermine

⁶⁵ *Ibid.* p.131.

⁶⁶ *Ibid.* p.16.

⁶⁷ *Ibid.* p.79.

les contours de son propos. Les trous noirs, les blessures et l'épuisement prennent de l'amplitude grâce aux espacements.

Rien du tout est un ouvrage complexe, où il est possible de se sentir emporté par le flot de réalités dures que la narratrice évoque, créant une impression d'essoufflement. Les micro-agressions qu'elle raconte côtoient des souffrances plus grandes, qui dépassent parfois l'individu. La mutation des pronoms n'est pas sans signification d'ailleurs quant à cette question. L'autrice parle à la première personne du singulier, mais interpelle parfois un *nous* ou un *tu* qui se meut tout au long de livre. L'identité de ses interlocuteurs n'est pas toujours claire, mais réfère parfois à des blessures communes : « Nous sommes plusieurs à être lavées par les insomnies, à développer des cancers, à encaisser les ressacs des dévastations, à balbutier des incantations pour tenter de recoudre les choses⁶⁸. » Dans ce passage, les corps sont en carence de sommeil et malades. Ce sont des victimes qui tentent de guérir. Elle pose la question ici de l'état physique des êtres opprimés et de leur capacité à se rétablir réellement des dévastations. Quand une victime est menée à bout, c'est-à-dire épuisée, le poids sur ses épaules paraît immense. L'impact physique est clair. Choisir cette forme fragmentaire est cohérent avec l'idée d'une narratrice fatiguée. C'est un rythme plus lent qu'un récit continu. Il y a des arrêts et des coupures. Cet état d'épuisement extrême me semble donc faire partie du cœur de l'œuvre. À la suite de cette lecture, on peut se demander quels sont les impacts mal compris encore du rhizome (Figure 1.2) sur le corps des femmes, quand elles arrivent au terme de leur vie, au bout de ce continuum de violences. Il y a certainement un grand travail de décroisement à entreprendre concernant cet enjeu.

Et en juxtaposant toutes sortes de formes et de degrés de violence, Tapiro réussit à montrer que les êtres marginalisés sont façonnés par de multiples traumatismes. Leur interconnexion est mise en avant. L'idée de violences rhizomatiques qui prolifèrent et qui sont interconnectées est un enjeu évident dans l'ouvrage de l'autrice. Tout le travail formel et esthétique sert ce propos. Les femmes se retrouvent piégées au cœur du rhizome (Figure 1.2), elles se reconnaissent dans leur expérience traumatique et se solidarisent, même si elles ne peuvent s'extirper des noyaux de violence mis en

⁶⁸ *Ibid.* p.66.

évidence par la narratrice. L'hybridation de stratégies littéraires permet de créer une œuvre éclatée, qui ose pousser le lectorat dans des retranchements obscurs, sans jamais les laisser sortir de cet enchevêtrement traumatique. Comme un trou noir.

2.2. *Environnement toxique*, Kate Beaton

Kate Beaton publie en 2022 un roman graphique, *Environnement toxique*, où elle raconte son expérience de travail dans l'industrie d'exploitation des sables bitumineux. C'est un milieu principalement masculin et les chantiers sont souvent situés dans des endroits reculés. La narratrice témoigne de la culture qui y règne là-bas, celle d'un boys clubs, tel que décrit par Martine Delvaux. Elle raconte son quotidien d'un point de vue intime. L'incipit du roman graphique scelle d'ailleurs un pacte de lecture clair. L'autrice dessine le portrait d'une jeune femme, de la tête au pied et écrit : « Ça, c'est moi à 21 ans. Je suis beaucoup plus âgée aujourd'hui, et je suis en trois dimensions⁶⁹. » On ne se situe donc pas dans un récit autofictionnel. Cet incipit annonce plutôt qu'il s'agit d'un témoignage autobiographique. Philippe Lejeune, professeur de littérature française, explique que « l'autobiographie [...] suppose qu'il y ait *identité de nom* entre l'auteur (tel qu'il figure, par son nom, sur la couverture), le narrateur du récit et le personnage dont on parle⁷⁰. » Dans ce contexte, il y aura un amalgame entre l'autrice et la narratrice du récit, Kate, pour la suite de cette analyse. L'autobiographie permet au lectorat de tenir pour acquise la véracité de ce qui sera raconté par la suite. L'autrice met en mot et en images la culture misogyne qu'elle a rencontré dans son milieu de travail. Kate était victime continuellement de micro-agressions. La longueur de l'ouvrage rend compte du poids de leur accumulation. 435 pages où le lectorat est témoin de blagues vulgaires, de sexualisation, de machisme et de misogynie. Considéré comme de la paralittérature, le roman graphique offre une profondeur bien souvent sous-estimée. Kate Beaton, montre qu'il est possible de développer des enjeux complexes tout en utilisant une forme issue de la culture populaire.

⁶⁹ Kate Beaton, *Environnement toxique*, Belgique, Casterman, coll. « Roman graphique », 2023, p.11.

⁷⁰ Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975, p. 23-24.

Au fil des pages, on ressent une certaine lassitude. Kate est constamment mise face à sa condition qu'on pourrait qualifier de Schtroumpfette. Cet archétype a été développé par Katha Pollitt dans un texte du New York Time en 1991. Martine Delvaux, dans son ouvrage *Le boys club* explique que la Schtroumpfette représente une tentation pour les hommes : « Les schtroumpfs se trouvent liés entre eux par le désir qu'ils partagent pour ce même objet⁷¹. » Le milieu de sable bitumineux oblige les quelques femmes qui y travaillent à supporter le poids du désir des hommes, celui de devoir le gérer, de devoir l'éviter et surtout de ne pas le froisser. À plusieurs reprises, Kate est mise face à l'impossibilité de se défaire de cet archétype. Alors qu'elle vient d'arriver sur un nouveau chantier, elle est affectée à un comptoir de dépôt de matériel. Tous les hommes viennent la voir pour constater à quoi elle ressemble. Elle est comparée à d'autres femmes et elle entend plusieurs commentaires sur son physique. Le lendemain, elle refuse de retourner à son département. Son patron lui demande la raison et elle se confie sur son malaise. Son supérieur se contente de lui dire : « Et tu savais que c'est un monde d'hommes quand tu es arrivée. C'est pas toujours sympa. Mais tu savais où tu mettais les pieds⁷². » Ainsi, c'est à Kate de devenir plus résiliente. Les hommes, dans un milieu où ils sont majoritaires, n'ont pas besoin de changer de comportements pour cette collègue féminine.

Kate Beaton illustre ses collègues d'une manière où on a l'impression que les personnages se distinguent très peu des uns et des autres, créant l'impression que ses collègues masculins sont un peu du pareil au même. Ils participent tous d'une manière ou d'une autre à perpétuer des micro-agressions quotidiennes. Cette idée rappelle la décentralisation du pouvoir que le schéma en rhizome propose (Figure 1.2), faisant ainsi écho aux réflexions foucaldiennes sur le pouvoir. On est en présence d'un réseau de pouvoir tissé serré. Il n'y a pas qu'un seul bourreau. Presque tous les collègues de Kate participent de près ou de loin à cette culture toxique. Cette impression qui se dégage des illustrations est habilement créée. L'impersonnalité des personnages masculins et la répétition de toutes sortes de micro-agressions témoignent d'une culture qui se perpétue à grande échelle, par des hommes qui viennent de plusieurs horizons, qui ont bien souvent des femmes, des

⁷¹ Martine Delvaux, *Le boys Club*, Montréal, Remue-ménage, 2020, p.171.

⁷² Kate Beaton, *Environnement toxique*, Belgique, Casterman, coll. « Roman graphique », 2023, p.167.

enfants et des vies bien rangées. La plupart du temps, il s'agit de ceux qu'on ne soupçonne pas, des hommes qui semblent ordinaires.

Les deux agressions de Kate, toutes les deux au centre de l'ouvrage, semblent inévitables dans un milieu comme celui des sables bitumineux. Le viol devient la suite logique d'une longue série de micro-agressions qui ont normalisé l'avènement de ces événements particulièrement violents. La position médiane de ses agressions dans son récit est significative. Elle détourne certains codes et correspond à une vision anti-patriarcale d'un *rape and revenge*⁷³. Dans l'ouvrage *Des femmes et du style*, Azélie Fayolle prend l'exemple du livre *Dirty week-end* pour expliquer que le viol n'est pas nécessairement le seul déclencheur d'une envie de revanche. Elle écrit :

Décaler le point d'origine du *rape and revenge* n'ouvre pas seulement à la possibilité du plaisir de la vengeance (et d'une vengeance sociale plus qu'individuelle), puisqu'elle ne vise plus le seul événement que serait le viol, mais le continuum de violences sexistes et sexuelles⁷⁴.

Le roman graphique de Kate Beaton décale ce point d'origine en racontant comment avant, entre et après les deux agressions, toutes les micro-agressions que la narratrice a subies l'ont poussée à vouloir dénoncer ce milieu hostile en témoignant de sa violence. On comprend que le viol est loin d'être la seule source de son désabusement. Ce n'est pas un déclencheur isolé. D'autant plus qu'il n'arrive pas qu'une seule fois. Ce que Kate déplore surtout, c'est toute la culture qui règne dans ce genre de milieu principalement masculin qui permet de banaliser tout le spectre de VACS. On est loin d'un récit qui tourne autour de ce seul événement tragique. De la même manière que le rhizome déhiérarchise les VACS et fait éclater l'idée de traumatismes qui se mesurent uniquement par la violence immédiate qui est infligée à la victime (Figure 1.2). L'autrice représente tout le continuum de violences qu'elle a subi.

⁷³ Sous-genre cinématographique où l'avènement d'un viol déclenche une envie de vengeance chez des personnages féminins.

⁷⁴ Azélie Fayolle, *Des femmes et du style : pour une féminist gaze*, Paris, Divergences, 2023, p.71.

La fin du roman graphique est particulièrement représentative de l'impact à long terme de cette culture patriarcale. Kate est avec sa sœur, Becky qui a travaillé aussi dans les mêmes endroits que Kate. Elles se promènent avec deux de leurs amies. Les quatre filles croisent un ancien collègue de Becky. De façon très anodine, ce dernier évoque avec légèreté que ses collègues masculins et lui avaient parié sur celui qui réussirait à coucher avec elle en premier. Becky réagit très peu et elle répond de façon polie. Puis, le jeune homme s'éloigne. Les deux sœurs sont en silence. Une des amies demande à Becky pourquoi elle ne s'est pas mise en colère. La dernière case montre Becky et Kate, silencieuses. Kate ne dit pas un mot, trop habituée à ce genre de remarque, trop fatiguée pour s'en offusquer. Après toutes ces pages où on a ressenti sa frustration, elle arrive à un état catatonique, où rabrouer un homme déplacé demande trop d'efforts, même s'il s'en prend à sa sœur. Tout au long de l'ouvrage, elle s'est défendue, mais cette fois, elle ne dit rien, comme si la lassitude et l'amertume avaient pris le dessus. Cet aspect d'accumulation dans l'ouvrage de Kate Beaton est central et est essentiel à la représentation de la quotidienneté de l'oppression. Entre le début de l'ouvrage et la fin, on peut voir que plusieurs noyaux traumatiques ont été créés chez Kate, dont certains ont pris de l'expansion dans le temps, d'autres l'ont marqué sur le coup. Leurs masses lui pèsent suffisamment pour qu'elle n'ait plus l'énergie de se battre contre ce genre de commentaire. C'est grâce à cette fin loin d'être spectaculaire et jouissive, que l'autrice propose l'idée que les victimes du rhizome (Figure 1.2) subissent une pluralité de violences qui s'accumulent et s'amoncellent, créant parfois de la colère, mais aussi parfois de l'apathie, de l'épuisement, du désespoir dans ce cas-ci.

2.3. *Maganées*, collectif

Maganées est un collectif de neuf autrices publié chez Québec Amérique en 2021 et dirigé par Vanessa Courville. Ce collectif rassemble neuf nouvelles hétéroclites qui vont dans toutes sortes de directions, mais qui partagent une chose : le récit de la fatigue des femmes. Fanie Demeule, Gabrielle Giasson-Dulude, July Giguère, Mélanie Landreville, Marie-Christine Lemieux-Couture, Karine Rosso, Roxanne Guérin, Vanessa Courville et Marie-Pier Lafontaine racontent des bribes d'existence. Certaines autrices utilisent l'autofiction, d'autres la fiction. On retrouve des récits écrits à la première personne du singulier, d'autres s'inscrivent plutôt dans une

narration omnisciente. Les autrices viennent de générations et de milieux différents, brossant ainsi un portrait large de l'épuisement féminin.

Cette grande fatigue chez les personnages féminins se déploie de multiples façons, mais son origine est claire, car l'oppression patriarcale plane sur chacune d'entre elles. La pluralité d'angles avec lesquels le sujet est abordé crée un prisme qui réfracte tout un spectre de violences, allant de la plus banale à la plus grave. La nouvelle *Spring Break* de Gabrielle Giasson-Dulude met notamment en scène un moment en solitaire à la plage où un homme la dérange. Elle prétend alors avoir un amoureux pour se débarrasser de l'étranger. Marie-Christine Lemieux-Couture, dans *Envoyé de mon iPhone*, raconte dès le début qu'elle a reçu une *dick pick* de façon non consensuelle. Une micro-agression plutôt typique qui est souvent banalisée, mais critiquée cette fois-ci. L'envoi de cette photo traduit une dynamique de pouvoir très précise. Daisy Letourneur, à ce sujet, explique dans son ouvrage *On ne naît pas mec*, publié en 2022, que « quand ils [les hommes] envoient ces photos, ils déclarent le faire dans un état d'esprit transactionnel : je te montre ma queue, montre-moi ta chatte⁷⁵. » Lemieux-Couture illustre et dénonce l'absurdité de recevoir la partie génitale d'un homme inconnu. Et puis, il y a le client insistant dans la nouvelle *Date de tombée* de Roxanne Guérin qui fait un commentaire inapproprié sur sa tenue, puis qui tente de la violer alors qu'elle est chez lui. Ces micro-agressions et agressions parsèment les récits du collectif. Cette mise en commun de l'expérience des femmes met en lumière les violences qui les lient, comme un fil qu'on suit à travers les nouvelles et qui mène ultimement à celle écrite par Marie-Pier Lafontaine. La narratrice raconte les sévices qu'elle subit dès l'enfance et qui provoquent chez elle et sa sœur des envies suicidaires à l'âge adulte. C'est l'impact ultime du rhizome : être usé à l'extrême limite (Figure 1.2). La myriade de violences que les deux sœurs ont subie évoque la complexité à isoler les événements traumatiques. Comme je l'expliquais dans le chapitre un, c'est souvent dans leur persistance que leur pouvoir repose. La narratrice de cette dernière nouvelle se demande aussi : « Peut-être vaudrait-il mieux attacher plusieurs lacets de soulier ensemble ? Je ne possède pas de ceinture ni de corde très solide. Je m'interroge : *de quelle couleur est l'espoir ? Je pense : se tuer*

⁷⁵ Daisy Letourneur, *On ne naît pas mec*, Paris, Zones, 2022, p.150.

*demande beaucoup d'énergie*⁷⁶. » Cette idée d'être tellement épuisé que la narratrice n'a même pas assez d'énergie pour aller au bout de sa tentative est percutante et difficile à lire. Mais le filon commun entre les différentes expériences de ces autrices permet de comprendre cet état d'épuisement extrême.

Certaines autrices jouent avec la forme pour évoquer l'épuisement de leur personnage féminin. On remarque à travers l'ouvrage que la fatigue ne se déploie pas toujours de la même façon. Dans la première nouvelle de Fanie Demeule, la narratrice raconte qu'elle a des problèmes d'intestins. L'exercice d'écriture est entaché par son état : « Ça va au point où j'écris par fragments parce que souvent j'oublie ou je me perds. Ce n'est pas un style, c'est l'expression d'une condition⁷⁷. » Ainsi, le style est un choix formel qui témoigne de la condition physique du personnage féminin. On retrouve dans cette autofiction fragmentaire une plume épuisée, qui n'arrive plus à écrire de longues pages sans interruption, faisant écho ici au style d'Olivia Tapiero. L'état du corps se traduit dans l'exercice d'écriture. Gabrielle Giasson-Dulude écrit sous la forme de cartes postales destinées à la grand-mère décédée de la narratrice, créant un rapport intergénérationnel sous forme de fragments. Mais d'autres, comme July Giguère ou Karine Rosso, adoptent un style plus soutenu, décloisonnant d'autres angles à l'épuisement des femmes. Dans la nouvelle *Date de tombée* de Roxanne Guérin, la narratrice doit remettre des illustrations à un client, mais la fatigue causée entre autres par la maternité prend le dessus. À la fin, alors qu'elle réussit à envoyer à la toute dernière minute son projet, elle reçoit un appel d'un futur client : « Oui, allo, c'est à quel sujet ? ... Une participation à un magazine ? ... Oui, quelle est la date de tombée ? Bien sûr que ça m'intéresse⁷⁸ ! » Cette dernière phrase souligne qu'il est possible que la fatigue mène au renouvellement de quelque chose, dans ce cas-ci à un espoir de retrouver de l'inspiration pour un autre projet. Ces différentes visions démontrent que l'épuisement au quotidien a des conséquences plurielles qui dépendent de toutes sortes de facteurs. Cet aspect du collectif montre que le rhizome prend une place variable dans la vie de ces femmes (Figure 1.2), confirmant ainsi la subjectivité de

⁷⁶ Fanie Demeule et al., *Maganées : Neuf nouvelles d'autrices sur la fatigue*, Montréal, Québec Amérique, 2021, p.153.[L'autrice souligne]

⁷⁷ *Ibid.* p.10.

⁷⁸ *Ibid.* p.127.

l'expérience traumatique et des différentes façons d'y répondre. Pour certaines femmes, la lassitude qu'elles ressentent est trop lourde à porter. Dans la nouvelle *Nadine et Emma* de Karine Rosso, la narratrice omnisciente écrit une phrase qui encapsule la manière dont se sent le personnage principal : « Nadine lève les yeux au ciel et pense qu'elle serait incapable de prendre une constellation de plus⁷⁹. » Comme si le monde était déjà trop grand pour les frêles épaules de Nadine, comme si celle-ci portait le poids du ciel et qu'elle pouvait implorer si on ajoutait une autre constellation. Cette phrase rend compte de l'épuisement de cette dernière. Elle et Emma, les deux personnages principaux, souffrent de leur charge mentale, à la fois concernant le bien-être de leur famille, mais aussi concernant la question des changements climatiques. L'autrice décrit une multitude d'affronts quotidiens qui s'accumulent et qui drainent l'énergie de Nadine et Emma. Une chose est sûre, dans chaque nouvelle, la fatigue n'est jamais bien loin. Elle les guette, les piège et les rend endolories, parfois lasses, parfois elle les pousse à s'ouvrir à de nouveaux horizons.

Certaines nouvelles posent aussi la question de l'origine de cet épuisement collectif. Quand on parle d'oppression, les racines sont bien souvent plus profondes qu'elles n'y paraissent. Dans la dernière nouvelle de Marie-Pier Lafontaine, elle écrit : « Peut-être la fatigue est-elle héréditaire. Une maladie transmissible de mère en fille⁸⁰. » S'il y a des rapports de filiation entre les luttes féministes, il y a aussi des traumatismes générationnels que les femmes se lèguent. Cet héritage se perpétue, entre autres parce que la culture patriarcale persiste de génération en génération. Même si cette culture dominante se présente sous différente forme, celle-ci est toujours bien présente. Marie-Pier Lafontaine évoque dans le passage cité plus haut l'idée d'une fatigue héréditaire provoquée par l'oppression. La violence n'est pas isolée dans la vie d'une femme et ne l'est donc pas non plus dans la lignée des femmes d'une même famille. Cette hypothèse propose que, dans le schéma rhizomatique (Figure 1.2), certains noyaux de violences sont transmis par le lien familial. Cette idée apparaissait aussi dans l'ouvrage de Tapiero. On peut imaginer alors que chaque petite

⁷⁹ *Ibid.* p.111.

⁸⁰ *Ibid.* p.158.

filles qui naissent font apparaître déjà des noyaux traumatiques possibles au sein du rhizome. Et d'autres se développeront nécessairement au cours de leur vie, lorsqu'elles sont victimes de VACS.

Le rassemblement de ces neuf nouvelles confirme que la fatigue est un sentiment partagé par beaucoup de femmes. Il amène l'idée qu'elle est collective et qu'elle découle de toutes sortes de traumatismes. En raison de ces souffrances, une connivence naît et crée une forme de sororité entre les femmes. On se trouve devant un ouvrage qu'Annie Ernaux qualifierait d'autosociobiographique⁸¹. Des femmes se racontent et laissent entrevoir la condition sociologique des femmes de tous les horizons : celui de l'épuisement. Cet ouvrage démontre que le rhizome est un schéma, certes, mais qu'il a un poids réel et que son expansion a des conséquences psychologique et physique sur la vie des femmes.

⁸¹ C.f. Lammers, Philipp et Marcus Twellmann, « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *CONTEXTES*, Varia, 2021, en ligne, <<https://doi.org/10.4000/contextes.10515>>, consulté le 26 octobre 2024.

CONCLUSION

En dehors de ce corpus littéraire varié, d'autres autrices de littérature québécoise ont évidemment écrit sur l'épuisement et sur la violence des micro-agressions. Nelly Arcan est l'une d'elles, entre autres dans son texte autofictif *La honte*, publié dans l'ouvrage *Burqa de chair* en 2011, où la narratrice raconte son passage à l'émission québécoise *Tout le monde en parle*. Cet événement a entraîné des conséquences graves sur sa santé mentale. Dans son cas, la honte prend toute la place dans ce récit et démontre la possibilité d'être habité par des formes de violence diverses. Le commentaire fait sur son décolleté plongeant peut paraître déplacé, certes, mais plutôt ordinaire pour certaines personnes. Pourtant, il prend une ampleur significative, surtout quand on l'inscrit dans un continuum de violences sexuelles. Dans le même registre, on peut souligner un ouvrage de paralittérature qui démontre plutôt le pouvoir de la moquerie. L'humiliation est explorée dans le roman graphique *La grosse laide* publié en 2019 et écrit par Marie-Noëlle Hébert. L'autrice raconte toute une panoplie de phrases qu'on lui a balancées parce qu'elle est une femme qui ne correspond pas aux standards de beauté. Leur mise en récit frappe. La violence de ce qu'elle raconte est accentuée par ses dessins obscurs, clairsemés de courtes phrases. Le lectorat peut observer l'expression méprisante déguisée par le rire et l'isolement qui se crée autour de la victime. Ce sont des images fortes qui mettent en scène le silence lié à l'exclusion sociale, à la marginalité. Aussi, Jennifer Bélanger et Martine Delvaux s'aventurent du côté de la corporéité et des rapports de filiations dans leur ouvrage *Les Allongées*, publié en 2022. Il s'agit d'une coécriture entre deux femmes de différentes générations. Le roman est construit sous forme de point, en petits fragments de pensées qui n'ont pas de titre, pas nécessairement de suite ni d'explication. Tout au long de l'ouvrage, un flot impressionnant de citations s'inscrit dans le texte. Cela a pour effet de créer un rapport de filiation avec les luttes présentes et passées. D'autant plus que les citations ne sont pas mises en exergue et qu'on ne sait pas qui écrit entre Delvaux et Bélanger. Elles ne forment qu'une seule et même plume. Ce geste est symbolique, surtout quand on parle de corps féminins douloureux. Comme si l'écriture à deux devenait possible parce qu'elles se relayaient. Pour ne nommer que ces autrices, il est manifeste que la quotidienneté de l'oppression chez les femmes habite certains de leurs récits. Les micro-agressions ne sont pas toujours centrales dans les œuvres analysés dans le deuxième chapitre, mais elles constituent une trame de fond chez les autrices. Les récits de soi, le fragment et la mise en avant de la corporéité sont des stratégies qui reviennent à

plusieurs reprises. Ces aspects formels peuvent témoigner de l'épuisement que les femmes ressentent au quotidien. Comme on l'a vu, le fragment est parfois utilisé pour marquer cette incapacité à écrire un récit sans coupure ni interruption. Les récits de soi semblent propices aussi à creuser certaines réflexions intérieures, dévoilant ainsi des perspectives intimes et diverses sur la fatigue des femmes. Le corps des femmes est aussi un élément bien souvent présent. L'épuisement est à la fois psychologique et physique chez chacune des autrices présentées dans cet essai. J'en arrive à la conclusion que le travail sur la forme, de toute évidence, permet aux œuvres de développer l'enjeu des micro-agressions.

En introduction, j'ai pu établir certaines bases en soulignant les impacts à long terme des micro-agressions qui ont été observés dans des études sociologiques. J'ai posé la question de la représentation littéraire de la quotidienneté de l'oppression et les manières de poser un regard féministe sur le monde. Dans le premier chapitre, j'ai réfléchi aux façons dont on schématise les VACS, plus particulièrement les micro-agressions et comment cette représentation joue sur la perception collective des violences faites aux femmes. En proposant un schéma rhizomatique, j'évoque un imaginaire des VACS différent qui rend compte de l'interrelation qui existe entre les violences que les femmes subissent au quotidien. Ces réflexions sociologiques ont teinté la façon dont j'ai abordé la littérature. On a pu voir dans le deuxième chapitre que mes analyses littéraires sont traversées par l'image du rhizome, de ce qu'il représente et de ce qu'il questionne. Ce schéma m'a permis de m'interroger ultimement sur le sens et sur l'effet de l'amenuisement des micro-agressions dans les discours dominants. J'en arrive à me demander comment percevrait-on le viol si on cessait de parler de micro-agressions, mais plutôt d'agressions tout court, alors qu'elles s'inscrivent toutes dans le continuum de violences à caractère sexuelle ? Cette question demeure pour moi encore difficile à répondre.

Pour narrer ce continuum de VACS, Tapiero, Beaton et les autrices du collectif *Maganées* ont des registres et des formes diversifiés. Toutefois, elles font toutes, d'une manière ou d'une autre, le récit d'une fatigue engendrée par l'oppression patriarcale. Ce corpus permet de montrer que le *Feminist Gaze* peut prendre toutes sortes de formes et de styles différents. Dans ma propre

démarche de création, cela m'amène à réfléchir aux choix formels et esthétiques qui pourront me servir à raconter l'expérience des micro-agressions dans le milieu de la restauration. Les réflexions que j'ai soulevées m'amènent à voir l'exercice d'écriture comme une occasion de remettre en question le rapport au temps d'une œuvre et à réfléchir sur la quotidienneté de certaines violences qui sont particulièrement subtiles, presque indiscernables. En refusant la hiérarchisation systématique des VACS, je me retrouve à devoir valider mes expériences en me basant sur mes ressentis uniquement. Dans ce contexte, le travail d'écriture est aussi un travail d'introspection. L'autofiction me semble une avenue pertinente à ce sujet, car elle me permet de me détacher du réel et m'encourage à approfondir le rapport que j'entretiens avec les VACS que j'ai subies au cours de ma vie. En mêlant le réel et la fiction, le vrai et le faux, je défends l'idée que parfois le détour par le mensonge révèle une vérité plus essentielle encore. C'est du moins ce que l'autofiction propose. Au fil de mes lectures et de mes recherches, plusieurs autrices m'ont particulièrement marqué par leur travail sur la forme et leur lien à l'autofiction : Olivia Tapiero, Fanie Demeule, Karine Rosso, Nelly Arcan, Annie Ernaux ou encore Élise Turcotte. Cependant, j'ai pu observer que des autrices, comme Kate Beaton, utilisent d'autres choix formels, comme l'autobiographie et l'illustration. Ces paramètres permettent de représenter l'impact des micro-agressions avec un angle tout aussi valide et pertinent. Ce constat m'amène à choisir plus consciemment mes méthodes d'écriture. Grâce au chemin parcouru dans cet essai, j'arrive à la conclusion que l'hybridation de certaines stratégies littéraires est une manière de jouer avec les codes, subvertir ceux de la culture dominante et est cohérente avec des valeurs féministes. Dans une représentation quotidienne des micro-agressions, la répétition des VACS, l'épuisement de la narratrice au fil des pages et la représentation des milieux masculins me semblent être des éléments qui doivent être centraux. Et en gardant en tête le schéma du rhizome, j'imagine un récit où les violences se déclinent de façons arborescentes et où les hommes à la source de cette déclinaison sont multiples, parfois même difficiles à identifier. Le rhizome me pousse aussi à mieux discerner les noyaux traumatiques qui m'habitent et leur poids réel. Mon regard doit s'aiguiser pour mieux observer les femmes autour de moi, ce qu'elles peuvent subir aussi dans leur quotidien. Toutes ces réflexions enrichissent mon imaginaire littéraire et précisent l'intention que je veux transmettre à travers mon exercice d'écriture : représenter le continuum de violences sexuelles et mettre en lumière les remparts de la culture patriarcale : plus spécifiquement le rhizome des violences à caractère sexuel.

BIBLIOGRAPHIE

Alam, Thomas, et al. « Pour une sociologie politique de la nuit. » *Cultures & conflits*, vol. 1–2, no. 105–106, 2017, p. 7–27, en ligne, <<http://conflits.revues.org/19432>>, consulté le 6 mai 2024.

Arcan, Nelly, « La honte », *Burqa de chair*, Éd. rev. Montréal, Seuil, coll. « Cadre rouge », 2019, 165 p.

Auteur Inconnu, *Create Change around Sexual Violence*, Alberta University, en ligne, <<https://www.ualberta.ca/current-students/sexual-assault-centre/create-change>>, consulté le 24 mars 2024.

Auteur inconnu, « Pyramid of Discrimination and Violence », dans *VAWnet.org*, 2012, en ligne, <<https://vawnet.org/material/pyramid-discrimination-and-violence>>, consulté le 15 novembre 2024.

Baril, Alexandre, « Judith Butler et le Nous femmes : la critique des catégories identitaires implique-t-elle leur réfutation ? », dans Faut-il réfuter le Nous femmes pour être féministe au XXI^e siècle ?, *Cahiers de l'IREF*, vol. 19, Montréal, 2009, p. 65-92.

Baril, Audrey. « De la construction du genre à la construction du « sexe » : les thèses féministes postmodernes dans l'œuvre de Judith Butler. » *Recherches féministes*, vol. 20, no. 2, 2007, p. 61–90, en ligne, <<https://doi.org/10.7202/017606ar>>, consulté le 15 mai 2024

Beaton, Kate, *Environnement toxique*, Belgique, Casterman, coll. « Roman graphique », 2023, 437 p.

Bénit, Bernard, « Image de la pensée et pensée sans image chez Deleuze & Guattari », *Rue Descartes*, vol. 99, n° 1, juin 2021, p. 52-62, en ligne, <<https://shs.cairn.info/revue-rue-descartes-2021-1-page-52>>, consulté le 22 avril 2024.

Brey, Iris, *Le regard féminin*, Paris, Éditions de l'Olivier, coll. « Les feux », 2020, 220 p.

Brossard, Nicole, *L'horizon du fragment*, Trois-Pistoles, Éditions Trois-Pistoles, coll. « Écrire », 2004. 144 p.

Butler, Judith, *Trouble Dans Le Genre*. France, La Découverte, 2007. 284 p.

_____, *Défaire le genre*, Paris, Éditions Amsterdam, 2006, 311 p.

Chattopadhyay, Sutapa, « Violence on Bodies : space, social reproduction and intersectionality », *Gender, place and culture*, 2019, p. 4, en ligne, <<https://doi.org/10.1080/0966369X.2018.1551783>>, consulté le 15 avril 2024.

Chollet, Mona, *Réinventer l'amour : Comment le patriarcat sabote les relations hétérosexuelles*, Paris, Zones, 2021, 240 p.

Patricia Hill Collins, « La construction sociale de la pensée féministe noire », *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'Harmattan, 2008. p. 135-175.

Crenshaw, Kimberlé W. et Oristelle Bonis, « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur », *Cahiers du Genre*, vol. 39, n° 2, 2005, p. 51-82, en ligne, <https://shs.cairn.info/article/CDGE_039_0051?lang=fr&tab=resume>, consulté le 26 août 2024.

Deleuze, Gilles et Félix Guattari, *Milles plateaux*, Paris, Minuit, 2013, 652 p.

Delvaux, Martine, *Le boys Club*, Montréal, Remue-ménage, 2020, 232 p.

Delvaux, Martine et Jennifer Bélanger, *Les allongées*, Montréal, Hélio trope, 2022, 150 p.

Demeule, Fanie et al., *Maganées : Neuf nouvelles d'autrices sur la fatigue*, Montréal, Québec Amérique, 2021, 176 p.

Dupuis-Deri, Francis, *Crise de la masculinité*, Montréal, Remue-ménage, 2018, 320 p.

_____, *Panique à l'université*, Montréal, Lux, coll. « Lettres Libres », 2022, 328 p.

Espínola, Artemisa Flores. « Subjectivité et connaissance : réflexions sur les épistémologies du 'point de vue' ». *Cahiers du Genre*, vol. 53, n° 2, 2012, p. 99-120, en ligne, <https://doi.org/10.3917/cdge.053.0099>, consulté le 26 août 2024.

Esquilin, Marta et al., « Racial microaggressions in everyday life : Implications for clinical practice », *American Psychologist*, vol. 62, n° 4, 2007, p. 271-286, en ligne, <<https://doi.org/10.1037/0003-066X.62.4.271>>, consulté le 15 mai 2024.

Fayolle, Azélie, *Des femmes et du style : pour une feminist gaze*, Paris, Divergences, 2023, 212 p.

Federici, Silvia, *Le Capitalisme Patriarcal*, France, La Fabrique Éditions, 2019, 192 p.

Gargam, Adeline et Lançon, *Histoire de la misogynie*, Paris, Arkê, coll. « Homo Historicus », 2020, 349 p.

Graa, Asma, « L'autofiction au féminin : une relecture de l'identité sexuelle féminine dans la littérature française et francophone au tournant du XXe et XXIe siècle », phd thesis, Université Toulouse le Mirail — Toulouse II, 2016, 493 p.

Guay, Roxanne, *Bad feminist*, New York, Harper Perennial, 2014, 392 p.

Hamisultane, Sophie, « Personnes descendantes de migrants racisées face aux micro-agressions : silence, résistance et communauté imaginaire d'appartenance », *Nouvelles pratiques sociales*,

vol. 31, n° 2, 2020, p. 163-181, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/nps/2020-v31-n2-nps05980/1076650ar/resume/>>, consulté le 25 octobre 2024.

Hamza, Nabila, *Les violences basées sur le genre. Manuel de formation à l'attention des écoutantes du réseau Anaruz.*, Réseau National des Centres d'écoute des Femmes Victimes de Violences, Maroc, 2006, 110 p., en ligne, <<https://www.endvawnow.org/uploads/browser/files/ANARUZ%20Training%20Manual.pdf>>, consulté le 24 mai 2024.

Harding, Sandra, *Feminism and methodology*, Bloomington, Indiana University Press, 1988, 208 p.

Hébert, Marie-Noëlle, *La grosse laide*, Montréal, XYZ, coll. « Quai No.5 », 2019, 101 p.

Institut de la statistique du Québec, « Crimes sexuels », dans *Statistique Québec*, 2023, en ligne, <<https://statistique.quebec.ca/vitrine/egalite/dimensions-egalite/violence/agressions-sexuelles>>, consulté le 9 octobre 2024.

Kelly, Liz, « Le continuum de la violence sexuelle », trad. Marion Tillous, *Cahiers du Genre*, vol. 66, n° 1, 2019, p. 17-36, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-cahiers-du-genre-2019-1-page-17.htm>>, consulté le 11 novembre 2023.

Krtolica, Igor, « Le rhizome deleuzo-guattarien “Entre” philosophie, science, histoire et anthropologie », *Rue Descartes*, vol. 99, n° 1, 2021, p. 39-51, en ligne, <<https://www.cairn.info/revue-rue-descartes-2021-1-page-39.htm>>, consulté le 24 avril 2023

Lammers, Philipp et Marcus Twellmann, « L'autosociobiographie, une forme itinérante », *COnTEXTES*, Varia, 2021, en ligne, <<https://doi.org/10.4000/contextes.10515>>, consulté le 26 octobre 2024.

Larousse, « Épuisement », dans *Langue Française*, en ligne, <<https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/%C3%A9puisement/30624>>, consulté le 25 octobre 2024.

Lavoie, Rosalie, « Le sens collectif de l'autofiction : entretien avec Karine Rosso », *Liberté*, n° 318, 2017, p. 7-12, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/liberte/2017-n318-liberte03419/87551ac/>>, consulté le 16 octobre 2024.

Lazaridès, Alexandre, « Le temps du fragment », *Jeu : revue de théâtre*, n° 91, 1999, p. 64-74, en ligne, <<https://www.erudit.org/fr/revues/jeu/1999-n91-jeu1074049/25747ac/>>, consulté le 17 octobre 2024.

Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, coll. « Poétique », 1975, 382 p.

Letourneur, Daisy, *On ne naît pas mec*, Paris, Zones, 2022, 224 p.

Lieber, Marylène, *Genre, violences et espaces publics*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « Académique », 2008, 328 p.

- Messias, Thomas, *À l'écart de la meute*, France, Marabout, 2021, 205 p.
- Ouellette-Michalska, Madeleine, *Autofiction et dévoilement de soi*, Montréal, XYZ Éditeur, 2007, 152 p.
- Reeve, Sandra *Rhizome*, Move Into Life, 2008, en ligne, <<https://www.moveintolife.com/thesis-pattern.html>>, consulté le 24 avril 2023.
- Torset, Carine, « Ressources à partager », dans *HandsAway*, en ligne, <<https://www.handsaway.fr/ressources>>, consulté le 15 novembre 2024.
- Romito, Patrizia, *Un silence de mortes : la violence masculine occultée*, Montréal, M Editeur, 2018, 288 p.
- Rousseau, Jean-Jacques, *Les confessions*, Montréal, Flammarion, coll. « Étonnants classiques », 2007 (1782), 224 p.
- Simard, Claudie, « Combien de plaintes pour agression sexuelle aboutissent à un procès ? », dans *Radio-Canada*, 16 mars 2018, en ligne, <<https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1089769/agression-sexuelle-justice-victime-proces>>, consulté le 9 octobre 2024.
- Sue, Derald Wing et Lisa Spanierman, *Microaggressions in Everyday Life*, États-Unis, SJohn Wiley & Sons, 2020, 384 p.
- Tapiero, Olivia, *Rien du tout*, Montréal, Mémoire d'encrier, 2021, 136 p.
- Torino, Gina C. et al., *Microaggression Theory : Influence and Implications*, John Wiley & Sons, États-Unis, 2018, 400 p.
- Turcotte, Élise, *L'apparition du chevreuil*, Alto, Québec, 2019, 160 p.
- Université du Québec à Montréal. « Sexisme et violences à caractère sexuel. » dans *Bureau d'intervention et de prévention en matière de harcèlement*, en ligne, <https://harcèlement.uqam.ca/sexisme-et-violences-a-caractere-sexuel/definitions/>, consulté le 5 novembre 2024.
- Zaccour, Suzanne, *La fabrique du viol*, Montréal, Léméac, coll. « Présent », 2019, 168 p.
- Zambrano, Maria, Maria, *La Confession, genre littéraire*, Grenoble, J.Millon, coll. « Nomina », 2007, 128 p.

BONNE SOIRÉE, MA BELLE

*Certains cessent de raconter, dit-elle, parce que les autres n'entendent pas.
Ils ne comprennent pas ?
Ils n'ont jamais vraiment entendu. Sinon, pourquoi faudrait-il toujours redire l'événement ?
C'est pourquoi je patauge si souvent dans le vide, entre le silence et les mots.*

Élise Turcotte

1 . INT . BELLA DEA . VENDREDI SOIR

Le soleil d'avril est encore haut dans le ciel et réchauffe la salle à travers les grandes baies vitrées qui donnent sur la rue Dante. Une fébrilité plane dans l'air. C'est une grosse soirée qui s'annonce. Le son de la clochette de la cuisine résonne. Je vais chercher l'entrée pour la table 40. J'apporte de l'eau aux trois nouveaux clients qui viennent de s'asseoir. Je débarrasse au passage les assiettes vides de la 32. Adrian, mon gérant, me demande de prendre la commande des deux gars assis au bar. Je prépare leur Aperol Spritz. Ils me demandent si je suis nouvelle ici. Je hoche la tête en souriant.

– On reviendra plus souvent debord !

Je laisse échapper un petit rire gêné. Je vais chercher les pizzas qui sont prêtes pour la 20. Je prends de l'huile épicée et je vais tout déposer à la table. Quatre personnes viennent d'entrer dans le restaurant. Léo, le *busboy*, s'occupe d'aller leur répondre. DING. DING. Je me tourne et vois les yeux insistants de Dario, le chef des cuisines, qui me prie de venir prendre les pizzas qui sont sorties du four. La musique est forte. Le restaurant est de plus en plus plein. Les rires fusent, les ustensiles s'entrechoquent, les conversations sont animées. J'essaie de maximiser mes gestes comme je savais le faire au petit bistro de ma région. Mais travailler au cœur de la Petite Italie, c'est un nouveau défi. Je file entre les tables, je réponds au téléphone, puis transporte les assiettes brûlantes à l'autre bout de la salle. J'ai chaud et soif. Le couple que j'ai servi à la 11 s'apprête à partir. L'homme arrête mon élan en déposant sa main chaude derrière mon dos, dans le creux de mes omoplates. Son large sourire s'accompagne d'un clin d'œil confiant. Il s'approche de moi. Sa proximité me gêne.

– Merci pour ton service. Bonne soirée, ma belle !

Je souris poliment et le remercie avant de continuer ma course.

2 . INT . BELLA DEA . DIMANCHE MATIN

Je suis assise au bar. J'attends Adrian qui va me donner une formation sur le vin. Il habite l'appartement juste au-dessus du restaurant et je suis arrivée un peu d'avance en pensant qu'il serait probablement déjà là, mais mon gérant arrive dix minutes en retard. Il lisse ses cheveux sombres, lustrés par du gel, en s'excusant.

– *Bellissima*, va chercher la carte de vin, s'te plaît.

Je m'exécute pendant qu'il se coule un espresso derrière le comptoir. Il me demande comment je me sens après ma première semaine ici.

– Bien, les clients sont sympathiques, l'équipe aussi.

– *Bene* ! Je t'avoue que ça fait du bien d'intégrer une fille dans l'équipe. Patricia se sentait un peu seule.

J'acquiesce. Nous sommes seulement trois femmes à travailler ici avec Yesenia, la plongeuse. Je passe l'avant-midi à noter les cépages des vins et toutes les informations nouvelles qu'Adrian me balance nonchalamment avec son accent franco-italien. Vers midi, il regarde sa montre et me propose de terminer la formation un autre jour. Je hoche la tête, submergée par tout ce nouveau vocabulaire. Il me fait un clin d'œil complice.

– C'est beaucoup d'informations, mais t'inquiète pas. Les clients t'aiment déjà. T'es bonne avec le monde. Tu prends pas trop de place. Juste assez. T'es *smatte* pour une fille de vingt-deux ans. Je lui souris, rassurée de savoir qu'il est satisfait de mon travail.

– On se voit la semaine prochaine *bella*.

– Oui, bon dimanche Adrian !

Je retourne chez moi à vélo. Le vent chatouille mon visage. Je roule vers le quartier Rosemont pour retrouver mon petit quatre et demi à peine meublé, que je partage avec Éli, une amie d'enfance venue aussi s'installer à Montréal pour étudier.

3. EXT. RUE DANTE. JEUDI APRÈS-MIDI

Assise sur un banc près de l'entrée du restaurant, j'observe Alexis, l'assistant gérant, et Nicolas, le barman, placer les tables et les chaises sur la terrasse. Le mois de mai et l'achalandage de la saison chaude débutent. J'ai une vingtaine de minutes avant de commencer mon *shift*. Je prends une bonne inspiration. Les quarts de travail sont épuisants, mais c'est idéal pour pouvoir payer mes études en littérature que je commencerai à l'automne. Les pourboires sont bons. Le restaurant est toujours occupé. Les gens aiment la place de toute évidence. Une grande cuisine à aire ouverte permet aux clients de voir la confection des pizzas et de sentir tous les arômes de la cuisine italienne. Les banquettes rouges, tirant vers le carmin, les murs crémeux, les photographies de vignobles verdoyants cordées le long des murs et les lumières basses aux abat-jours bordeaux créent une atmosphère intime et chaleureuse. Derrière le bar, il y a un impressionnant cellier vitré avec des centaines de bouteilles de vin. C'est très différent de là où je travaillais avant. Au Bistro chez Carole, situé au cœur du petit village où j'ai grandi, il régnait plutôt une ambiance de vieux *diner* américain et je connaissais presque tout le monde que je servais. Ici, je peux observer une jungle humaine, foisonnante et bigarrée. Le hipster et sa tuque roulée, les amateurs de *hikes* portant une casquette Ciele, les retraités et leur BMW stationnée devant le restaurant, les jeunes professionnels en chemises trop serrées avec leur Apple Watch qui vibre aux dix secondes, les parents cernés qui prennent un *break* ou encore les dames qui viennent papoter et s'indigner des derniers scandales du Journal de Montréal. Une foule disparate possédant seulement quelques points communs : la faim, le goût pour la pizza et un pouvoir d'achat plus grand que la moyenne. En me levant du banc, Alexis me lance :

– On est plein à soir. On va se faire défoncer. T'es-tu prête la p'tite ?

Je lève mes deux pouces en l'air, les lèvres pincées. Mon ancien gérant me surnommait aussi *la p'tite* à cause de mon corps fluet. Agacée par l'usage de ce qualificatif, je m'engouffre dans le restaurant, sans rien dire, en prenant une bonne inspiration. C'est parti pour huit heures de *rush*.

4 . INT . BELLA DEA . SOIRS

Tranquillement, j'apprends à connaître les clients réguliers. Je me familiarise avec le système informatique, le menu et les cocktails. Parfois, pendant les moments où le restaurant est plein et que l'on court à droite et à gauche, j'ai l'impression que je suis en train de réaliser une sorte de danse qui n'a rien d'artistique, seulement une série de gestes fluides, précis et réguliers. Je zigzague entre les tables et j'essaie d'être à la fois agile et efficace. J'éprouve un certain plaisir à me glisser à travers la salle et à rentabiliser un déplacement, remplir un verre d'eau, donner une serviette de table, débarrasser un couvert, remplir des verres à vin presque vides. Les éclats de voix se mêlent à la musique d'ambiance rythmée, créant une cacophonie joyeuse. On complimente mon service, mon sourire. On me répète que j'ai l'air d'être en forme pour courir aussi vite entre les tables. Mon corps élancé en témoigne. Je me retrouve toujours exténuée à la fin d'une soirée, quand il est onze heures, onze heures et demie. Comme si je terminais une performance de longue haleine. Le verre de bière qui apaise ma gorge, celle qui a répété le menu et les descriptions de vin, est bon et brûle légèrement l'estomac vide. On sort après au bar d'à côté. Mes collègues connaissent bien les employés et ils nous donnent des *shooters* chaque fois qu'on se pointe. En échange, on leur offre parfois de la pizza. C'est *win-win*. L'adrénaline de la soirée circule longtemps dans tout mon système nerveux. Le gin-tonic aide à tout faire redescendre. L'intensité de mes soirées n'a rien de comparable à ce que j'ai connu auparavant. Je me retrouve à travailler quatre à cinq soirs par semaine parce que je prends tous les quarts de travail qu'Adrian m'offre pour éviter le plus possible d'être seule dans ma chambre. Mon déménagement à Montréal et ma récente séparation donnent un vertige suffisant pour vouloir étouffer cette solitude nouvelle.

5. INT. BELLA DEA. SAMEDI SOIR

Pendant que je lave une table ou que j'essuie des verres au bar, je prends plaisir à épier les gens, surtout les premières *dates* qui regorgent de petites pépites conversationnelles et de malaises. Ce soir, j'ai deux clients qui, manifestement, se rencontrent pour la première fois. Leur maladresse est évidente et leur nervosité est palpable. La jeune fille se tient bien droite et je peux voir son fond de teint suinter parce qu'elle a chaud. Le gars évite son regard et lui répond souvent en regardant vers le bas. Leur discussion laconique me fascine. La fille demande :

– T'as-tu de l'ambition dans la vie?

– Oui quand même.

Silence. Le gars finit par poser une question :

– T'es-tu allergique aux chats?

– Non.

– *Good*. J'en ai deux. On est un bon *match*.

Quand je note leur commande, le gars s'exclame :

– Tu veux une entrée, plus une pizza ?? Tu manges beaucoup.

Rire jaune de la fille.

– Je vais sûrement prendre un dessert aussi.

– Ah, Ok.

Après les avoir fait payer, Alexis me demande mes prédictions. Vont-ils terminer la soirée ensemble ou chacun de leurs côtés ? Je hausse les épaules.

– Je suis pas mal sûre que la fille va retourner seule chez elle.

– Pourquoi ?

– Y'a payé avec une Amex pis y'a une attitude de marde. C'est sûr qu'elle trouve que c'est un p'tit con.

Alexis rit en buvant une gorgée de son *shake* protéiné qu'il traîne toujours partout.

– Esti que tu juges les gars trop sévèrement.

– Pas de ma faute si vous êtes rarement à la hauteur.

– C'est parce que vous avez trop d'attentes...

Il me donne une bourrade affectueuse pendant que je me serre un verre de vin blanc.

6. INT. BELLA DEA. SOIR DE LA FORMULE 1

Les services de 18h et de 20h sont complets. On a même quelques réservations à 22h. On m'a prévenue que la clientèle est un peu différente lors du Grand Prix de la F1 et pas pour le mieux. Mais je suis contente parce que je sais que ce sera payant. Les gens boivent et consomment plus durant un événement comme celui-là. Je sers un groupe de six personnes, trois couples dans la trentaine. Ils sont tous habillés chic. Les hommes sont en polo et les femmes en robe et en talon haut. Ils sont bruyants et ne m'écoutent pas, mais au moins ils consomment. L'un d'eux devient saoul assez vite. Il s'approche tout près de moi pour me parler et je sens son haleine d'alcool. Ses yeux vitreux et son sourire fendu m'accueillent chaque fois que je vais à leur table. J'aimerais l'ignorer ou l'éviter du regard, mais il souhaite tout gérer. Et au lieu de me demander ce qu'il veut, il me l'ordonne. C'est énervant. Mais je souris. Je pense au pourboire. Vers la fin de la soirée, il se lève pour aller aux toilettes et m'attrape par le bras pour que je me retourne vers lui. Il est chancelant, mais il essaie de le cacher en s'accrochant à moi.

– C'est la fête à mon cousin, amène-lui un gâteau avec des chandelles. Je veux que toi pis l'autre *bitch* veniez lui chanter bonne fête. Je veux que tout le *fucking* restaurant entende.

Il pointe Patricia qui s'affaire à débarrasser une table. Je me fige. Je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu. Je me dégage en acquiesçant à sa demande. J'essaie de me convaincre qu'il a plutôt dit « toi pis l'autre fille ». La musique est forte. J'ai sûrement mal entendu. Je pense au pourboire. Je lui apporte son dessert avec une chandelle. Je ne chante pas et je m'éclipse dès que je l'ai déposé sur la table. Tout le restaurant les dévisage pendant qu'ils chantent à tue-tête. Et quand ils partent enfin, l'homme me caresse l'épaule en me disant :

– Merci pour la soirée, ma belle!

J'esquisse un faible sourire en me dégageant de son étreinte.

7. EXT. TERRASSE BELLA DEA. MERCREDI SOIR

Ma grande sœur, Emma, a fait toute la route depuis les Laurentides pour venir manger au restaurant. Ça fait du bien de voir un visage familial. Je ne connais pas encore beaucoup de gens à Montréal à l'exception d'Éli et de mes collègues du Bella Dea. J'assois ma sœur à une table sur la terrasse. Pendant que je suis en train de lui demander comment elle va, Adrian arrive près de moi. Il se présente, lui assure qu'elle aura un service VIP et lui fait un petit clin d'œil. Ma sœur rougit en lui rendant son sourire. Mon gérant quitte la table avec un petit air charmeur. Je roule des yeux.

– Y'est tout le temps sur la *cruise* quand y voit des belles filles, ça gosse.

Elle me rassure. Ça la distrait de son copain qui ne fait plus vraiment d'efforts pour la séduire après quatre ans de relation. Je demande à ma sœur ce qu'elle veut boire, puis je me dirige vers l'intérieur pour aller lui préparer son negroni. Je croise Adrian qui m'arrête et me murmure à l'oreille :

– Y serais-tu facile à tasser son chum ?

Je secoue la tête, légèrement énervée. Quand je reviens avec le cocktail, Adrian me le prend des mains en me remerciant et se dirige vers Emma. Je n'ai pas le choix de le laisser faire. À la fin de la soirée, Emma et moi nous disons au revoir. Ma gorge se noue. Je la retiens un petit moment dans mes bras le temps que je ravale les larmes qui me montent aux yeux. Je ne veux pas qu'elle les remarque.

– On se voit bientôt Flo, prends soin de toi.

Je hoche la tête sans rien dire, pour qu'elle n'entende pas le trémolo dans ma voix. Je voudrais lui confier que les changements des derniers mois me font du bien, mais qu'ils me remplissent aussi d'appréhension. Les journées au restaurant sont éreintantes. Les clients le sont aussi. Je ne sais pas où je puiserai l'énergie pour être à temps plein à l'université tout en continuant à travailler. Mais je ne veux pas inquiéter ma sœur, alors je me contente de la saluer sans rien ajouter.

8 . INT . BELLA DEA . JEUDI SOIR

Je sers au bar deux gars dans la trentaine. Ils discutent un peu avec moi. C'est léger et agréable. Ils sont tous les deux des techniciens informatiques et vivent à Montréal depuis longtemps. On délibère sur les bons restaurants de la ville. Quand je les fais payer, l'un d'eux me dit :

– T'es pas mal jolie en tout cas. C'tait l'fun de te jaser. T'as-tu un Instagram par hasard ?

Je rougis malgré moi et lui donne mon nom d'utilisatrice. Il ajoute :

– Je t'écirai ! Si ça te tente, on pourrait aller manger au restaurant japonais dont je t'ai parlé ! C'est un client régulier et je ne veux pas créer de malaise. Je le remercie, mais j'ajoute que je n'ai pas beaucoup de disponibilités. J'affiche un air désolé pour camoufler mon mensonge. Quand je ne suis pas au restaurant, je préfère passer mon temps à écrire dans un café près de chez moi plutôt que de fréquenter quelqu'un. Et puis, mon ex, Olivier, m'a souvent répété que mes ambitions professionnelles étaient trop grandes. En passant mon temps libre à écrire et en m'inscrivant à l'université, j'ai l'impression de lui prouver qu'il avait tort. Le client n'insiste pas. On se sourit et les deux hommes quittent le restaurant. Adrian, au même moment, passe derrière moi.

– Sont sympathiques hen ?

– Ouais, vraiment ! Un des gars m'a invité en *date*.

– Hen ouin ?

– Ouin.

Au ton de ma voix, Adrian sent que ça ne me plaît pas tout à fait.

– Prends-le comme un compliment *bellissima*.

Il me fait un clin d'œil et quitte le bar pour accueillir deux nouvelles clientes qui viennent d'apparaître à la porte d'entrée. Je l'entends s'extasier devant le joli sourire d'une des filles. La cliente en question laisse échapper un rire faussement timide. Adrian leur offre la meilleure table du restaurant. Les deux jeunes femmes sont assez charmantes pour mériter une place au soleil, dans un coin plus intime. Je soupire d'exaspération.

9. INT. CUISINE BELLA DEA. VENDREDI SOIR

J'ai oublié de manger avant de venir travailler et j'ai faim. Dario m'offre une pizza et j'en engouffre une pointe durant un court temps mort, assise sur une chaudière de la cuisine. Derrière le long comptoir, j'observe les cuisiniers s'activer afin de nourrir les bouches affamées des clients exigeants. Thomas et Mathis, deux jeunes cuisiniers, abaissent les pâtes à pizza. Dario, Lucas et Éloi font tout le reste. Ils garnissent, enfournent, égouttent, font mijoter, frire ou sauter des légumes pour préparer des repas en moins de quinze minutes. Depuis 17h, les commandes *take out* s'accumulent, les tables se sont remplies et le bruit de la petite imprimante à bons ne cessera pas avant 22h30. Le grand four à convection derrière eux augmente la température de leur environnement d'au moins cinq degrés, en plus de la chaleur pesante de la canicule. Ils ont chaud, ils sont tendus. Dario encourage souvent les gars, toujours avec un brin d'humour vulgaire :

– On s'active les *boys*, vous êtes pas des femmelettes !

Et tous en chœur, ils répondent :

– OUI, CHEF !

Je termine ma pizza en me léchant les doigts. Je remercie Dario qui me fait un signe de tête.

– Pis c'tait bon ?

Je hoche la tête. À force de le côtoyer, je perçois une lueur de fatigue dans ses yeux. On ne se connaît pas beaucoup, mais je sais que sa vie s'est bâtie autour de sa survie, dans la dureté du travail. Il a vendu de la drogue, il a consommé, s'est battu souvent, est devenu plongeur, puis cuisinier, et maintenant chef des cuisines. C'est un gars endurci. Adrian me tire de mes pensées :

– Dépêche-toi ma belle, le deuxième service rentre.

Dario renchérit :

– Ouais, va-t-en vite la p'tite, quand y'a une fille dans les cuisines, je demande aux *cooks* de se tenir tranquille et de dire moins de conneries, mais ça dure jamais longtemps.

Il me fait un clin d'œil complice. Je retourne dans la salle, feignant d'être amusée par sa confidence.

10 . INT . BELLA DEA . SAMEDI SOIR

Les tournois de tennis ont commencé au stade IGA. Ce n'est pas très loin du restaurant et tout le monde semble vouloir manger une pizza avant de se rendre à un *match*. Ce soir, je suis assignée à la porte. Je dois accueillir les gens et les placer. Je n'ai aucun moment de répit tellement c'est achalandé. Ça fait trois soirs consécutifs que je travaille et je sens la fatigue dans le bas de mon dos. Je rêve de m'étendre durant des heures. Un groupe de quatre entre au moment où je suis en train de me masser les lombaires. C'est un couple plutôt âgé avec leurs deux enfants dans la vingtaine. Le père me demande une table sur la terrasse. Sans réservation, je ne peux rien leur offrir à l'extérieur. Je leur propose une table à l'intérieur sur le bord de la fenêtre à la place. C'est un endroit où ils pourront tout de même profiter du soleil. Le monsieur insiste en me pointant une table de deux dehors. Je lui répète que je ne peux pas les asseoir là. Ils sont trop nombreux. Ils finissent par se résigner et restent à l'intérieur. En passant devant eux, j'entends le père marmonner quelque chose sur mon incompetence. Je m'arrête net et lui demande sèchement de répéter ce qu'il vient de dire. Son garçon s'excuse du comportement de son père. Celui-ci le coupe.

– On aurait pu se *squeezer* sur une table de deux. Ton gérant nous aurait arrangé quelque chose, lui. Il nous connaît depuis longtemps.

– Monsieur, si je pouvais vous mettre sur la terrasse, je le ferais.

Je quitte la table en ravalant ma hargne. Sa condescendance m'irrite. Je n'ai pas le choix de revenir les voir pour remplir leurs verres d'eau et pour débarrasser leurs assiettes vides. J'ignore le monsieur et tente d'être agréable avec le reste de la famille. Et lorsque je leur souris, je pense uniquement au pourboire.

11 . INT . BELLA DEA . MERCREDI SOIR

Nicolas me tend un cocktail, l'air ravi.

– Goûtes-y, pis dis-moi ce que t'en penses.

Je prends une gorgée.

– Mmmh. C'est épicé. C'est quoi ?

– De la chartreuse verte, du gin, de la lime et un peu de miel épicé.

– C'est bon !

– Tu peux aller en offrir à la 22. Demande-leur un *review* en échange.

Je vais voir les deux clients assis qui consultent en silence le menu. Ils acceptent ma proposition en me remerciant chaleureusement. Je fais signe à Nicolas qu'il peut m'envoyer les deux cocktails. En me dirigeant vers le fond du restaurant pour nettoyer une table, j'aperçois, dans le grand miroir du fond, le regard d'un des clients de la 22. De l'angle où je suis, il ne sait pas que je le vois fixer mes fesses avec un petit sourire. Je me dépêche à ramasser les verres et les ustensiles sales, embarrassée. En revenant derrière le bar, Nicolas est en train de verser sa décoction dans deux verres remplis de glace. Je lui exprime mon malaise.

– Y'a un *creep* à la 22.

– Ouais je l'ai vu te zieuter.

Il me tend les deux cocktails. Je lui demande s'il peut les apporter à ma place. Le gars me met mal à l'aise. Mais Nicolas refuse en me rappelant que le pourboire sera meilleur si c'est moi qui les sers. Je me résigne. En déposant les verres sur la table, celui qui me fixait un peu plus tôt me dit :

– T'es vraiment fine.

– C'est ma *job*.

Il rit, puis prend une gorgée de son *drink* sans me lâcher des yeux. Je quitte la table sans rien ajouter. Les deux heures qui suivent, je le vois m'observer partout où je vais. J'ai hâte qu'il parte.

12 . INT . BELLA DEA . VENDREDI APRÈS-MIDI

Quand Alexis entre dans le restaurant, je suis déjà en train de préparer le bar pour la soirée. Mon collègue salue Dario et Lucas qui sont en cuisine à couper des légumes. Habillé encore en tenue de gym, il part se changer dans les toilettes. Lorsqu'il revient dans sa chemise qui moule ses muscles gonflés aux stéroïdes, il se coule un expresso derrière le bar, puis il s'arrête pour balayer le restaurant des yeux.

– Coudonc, c'est ben propre ici. Qui a *closé* hier ?

– Patricia et moi.

– Ça paraît. Esti, vous êtes bonnes, les filles, pour nettoyer comme il faut.

Je hausse les épaules en continuant de couper des agrumes. Si on n'était pas là pour ramasser derrière eux, c'est fou toute la crasse que le restaurant accumulerait. Hier, Patricia se demandait si elle ne devait pas lâcher prise et laisser les autres serveurs se rendre compte par eux-mêmes qu'ils doivent être plus rigoureux sur le ménage, qu'elle ne peut pas toujours être celle qui en fait plus. Mais, elle n'arrive pas à tourner les coins ronds. Alexis me demande ce qu'il peut faire pour m'aider.

– J'ai pas encore passé le balai.

– Tu me donnes les tâches plates, c'est pas cool.

– C'est tout le temps moi qui passe le balai d'habitude.

– C'est normal, j'ai plus d'ancienneté.

Je soupire.

– Finit le bar alors, je vais le faire.

– Ben non c'tait une *joke* la p'tite. Continue tes affaires.

Je ne réponds rien, agacée.

13 . INTÉRIEUR . BELLA DEA . SAMEDI SOIR

Je sers un groupe de huit gars aujourd'hui. Adrian fait toujours exprès pour attirer une serveuse plutôt qu'un serveur aux groupes plus masculins pour que l'on ait de meilleurs pourboires. À l'inverse, il met Nicolas ou Alexis aux groupes de filles. C'est une technique qui fonctionne assez bien. J'ai rarement en bas de 18% avec eux. Leur facilité à être séduits me surprend chaque fois. Quelques rires, quelques taquineries et, si je prends le temps de poser des questions, de m'intéresser à eux, je peux obtenir 22%. Je suis particulièrement fascinée par la redondance des sujets de conversation de mon groupe d'aujourd'hui. Ils discutent de sport, principalement de hockey, et de filles. J'attrape des petits bouts de ce qu'ils se disent chaque fois que je vais les servir. Leur transparence et leur franchise me frappent. J'ai appris qu'une de leurs amies, une certaine Reb, suçait vraiment bien, que la blonde d'un des gars ne le touche plus et que, manifestement, quelque chose cloche chez elle, que ça doit être les hormones qui changent à l'approche de la trentaine. Personne ne propose l'hypothèse que le gars en question fait peut-être aussi partie du problème. Je capte une dernière remarque qui s'accompagne d'ailleurs d'un petit mime de la part du gars :

– J'ai croisé Amanda l'autre jour, t'sais celle avec des *fucking* gros seins.

Les petits rires excités fusent. Quand l'un d'eux croise mon regard, leur ricanement devient un peu jaune parce qu'ils réalisent tout d'un coup qu'ils sont écoutés par une fille et ils deviennent gênés. Je souris pour que le malaise ne persiste pas et les taquine. Je pense au pourboire.

– Faudrait pas que vos blondes vous écoutent les gars !

Ils éclatent de rire.

14 . INT . BELLA DEA . JEUDI APRÈS-MIDI

Alexis et moi avons fini l'*open* plus vite que d'habitude. Ça fait plus de trois mois que je travaille ici et il est rare que nous terminions en avance. Il ne reste plus qu'à en profiter et à attendre l'ouverture. Lucas et Dario n'ont plus rien à faire non plus en cuisine. Tous les quatre assis au bar, on ouvre nos cellulaires. Les deux cuisiniers regardent un match de soccer. Alexis me demande mon avis sur la *shape* d'un gars qu'il suit sur Instagram.

– Avoue que t'aimerais ça coucher avec un gars de même.

– Un peu trop musclé à mon goût Alexis.

– Arrête, toutes les filles aiment ça.

Je secoue la tête. À 16h30, Luis, le plongeur arrive. Il se *punch in* avant de descendre au sous-sol. Puis, je le vois monter et descendre avec de la vaisselle. Le bruit des chaudrons qui s'entrechoquent monte jusqu'à la salle à manger. Je croise son regard alors qu'il a les mains pleines de poêles sales. Il a l'air fatigué, mais il me sourit quand même. Alexis remarque que j'observe Luis chaque fois qu'il resurgit au rez-de-chaussée.

– Y paraît que le propriétaire de l'agence de plongeurs se rend à l'aéroport pour les repêcher.

Je ne le crois pas et lui demande sa source.

– C'est ce que j'ai entendu. Mais une chose est sûre : c'est que, si l'agence ne va pas les chercher à l'aéroport, elle les recrute quand y viennent à peine d'entrer au pays. Y parlent jamais bien français.

– Ça doit être pratique d'engager des gens qui connaissent pas leur droit et qui seront motivés à venir laver la vaisselle sale des blancs.

– Ouin...

Il marque une pause.

– Mais, *tell me*, des gars comme Luis, c'est tu plus ton genre?

– T'es cave.

Au sein même de l'équipe, les plongeurs sont une classe à part. Luis et Yesenia ne viennent jamais prendre un verre avec nous après les quarts de travail. Ils demeurent dans les endroits liminaux du restaurant, à l'écart des clients et de nous, entourés de l'humidité du sous-sol, des souris et de l'odeur des produits nettoyants. Et même si les plongeurs travaillent aussi fort que nous, la différence entre nos salaires est proportionnelle à la profondeur du fossé qui sépare nos deux réalités.

15 . INT . BELLA DEA . MERCREDI SOIR

Dario a annoncé aux trois propriétaires qu'il se désiste de ses fonctions de gérant de cuisine. Il est brûlé. Il veut redevenir un simple cuisinier et travailler de jour. Il pensait vouloir cette promotion, mais il ne supporte plus l'horaire de soir. Malgré leur déception, ils n'ont pas le choix d'accepter. Dario est leur plus fidèle employé. Dix ans maintenant qu'il travaille pour eux. Ce soir, son remplaçant Tony est là avec Charles, un des propriétaires. Tony est un grand gars à l'aube de la quarantaine, complètement chauve et aux yeux bruns. Sa tête oviforme lui donne une allure bizarroïde. Il ne me dit pas bonjour, ne se présente pas. Je passe le balai, puis la moppe en l'écoutant. Pas le choix avec sa grande gueule. Il rit, s'exclame et exige les choses de façon sonore. Il est très différent de Dario, même s'ils sont tous deux des extravertis. Le rire de l'ancien chef de cuisine est communicatif et est devenu au fil du temps une partie prenante de l'ambiance sonore du restaurant. Le rire de Tony sonne méprisant et moqueur. Je sens que je ne m'entendrai pas bien avec lui. Je vais vider le seau rempli d'eau sale dans les toilettes. Quand je reviens, je le vois observer mon travail. Son ton est directif et paternaliste.

– T'sais qu'y faut balayer avant de passer la moppe ? Y'a un tas de graines ici. D'habitude, les filles sont plus rigoureuses que ça sur le ménage.

Je l'ignore. Ce n'est pas lui qui va m'apprendre à bien laver un plancher. S'il veut m'impressionner en faisant une démonstration de sa nouvelle posture d'autorité, c'est raté. Mais son commentaire acerbe et complaisant me reste de travers. Dario va laisser un vide durant nos soirées.

16. INT. BELLA DEA. JEUDI SOIR

J'apporte une pizza Margarita à un client régulier assis au bar. Chaque fois qu'il est là, on discute souvent ensemble. Il connaît la littérature italienne et me fait souvent part de ses recommandations. Ça me permet d'élargir mes horizons. Ce soir, le client me pose des questions un peu plus personnelles sur mes perspectives professionnelles. Il me demande quel emploi je vais trouver quand j'aurai fini mes études en littérature. Je lui énumère les débouchés sans lui dire que mon rêve, c'est surtout d'écrire. Je sais qu'il me dira que c'est peu probable que j'y arrive. Olivier me l'a répété souvent. Je n'ai pas besoin qu'un inconnu me le rappelle.

– Même si c'est ben le *fun* ton programme, tu te dis pas des fois que tu devrais plutôt faire une technique policière pour avoir une bonne job plus rapidement?

Je ris, croyant qu'il plaisante, mais son air sérieux me fait taire. Je lui explique que je ne me sentrais pas à ma place dans les forces de l'ordre. Le client me raconte que son fils est un policier, qu'il a des passe-temps à l'extérieur du travail et que c'est un milieu très accueillant. Il énumère toutes les bonnes conditions qu'offre le SPVM et que je ne retrouverai jamais ailleurs.

– En plus, t'apprendrais à te défendre ! C'est pas inutile pour une belle fille comme toi.

Je ne sais pas quoi lui répondre, alors je le remercie simplement en souriant. Il me demande si j'ai quelqu'un dans ma vie. Je secoue la tête.

– Si un jour mon fils est célibataire, je te le présenterai !

Je ris, faussement niaise, lui souhaite un bon appétit et je m'éloigne du bar.

17. INT. BELLA DEA. VENDREDI SOIR

C'est unanime. Personne n'aime Tony. Ce tyran sent le vieux cigare, le whisky et la médiocrité. Les propriétaires n'ont pas vraiment eu le choix de l'engager. Personne n'était disposé à prendre son poste. Aujourd'hui, il fait trente-deux degrés dehors, même si on est au milieu du mois de septembre, la dernière canicule frappe fort. J'ai mis un t-shirt court et une jupe-short. Je me propose pour aller chercher des agrumes dans le grand réfrigérateur du sous-sol. Ça me rafraîchira au passage. En entrant dans la chambre froide, je tombe sur Tony. La porte lourde et métallique se referme derrière moi avec fracas. On est face à face. Seuls. Il me dévisage de la tête au pied. Un frisson parcourt mon bras.

– *My god*. C'est moulant ce que tu portes... C'est pas très approprié pour les clients...

Je fige, prise de court par ce commentaire déplacé. Il me déshabille du regard avant de sortir du frigo, me laissant pantelante. Seule et impuissante. On ne s'attend jamais à ce genre de remarque. À mon plus grand désarroi, mon cerveau s'est vidé. Pas de réponse cinglante en vue. Je tire sur mon chandail pour que la fine ligne de peau qu'on voyait disparaisse. Les yeux globuleux de Tony qui se posent sur moi me font horreur. En remontant en haut, j'évite de croiser le regard de Tony et toute la soirée, j'esquive les moments où nous pourrions interagir l'un avec l'autre.

18 . INT . BELLA DEA . SAMEDI APRÈS-MIDI

Charles sera de passage aujourd'hui pour approuver les petits changements que Tony a apportés au menu. C'est rare que les propriétaires viennent. On se tient tous à carreau quand l'un d'eux est là. En cuisine, Tony fait moins de blagues déplacées et Lucas s'attèle plus assidûment à ses tâches. Les serveurs se retiennent de prendre un verre pendant leur *shift*. Quand Charles entre dans le restaurant, je suis en train de passer le balai et on se salue poliment. Je n'aime pas ce qu'il dégage. Il n'arrête pas de nous répéter qu'il suit un cours de chimie culinaire à Harvard. Chaque fois qu'il l'annonce à une nouvelle personne, il lui explique que Harvard est une université prestigieuse des États-Unis. Ça le rend pédant, mais les cuisiniers sont tous impressionnés. Nicolas travaille avec moi ce soir et il est en train de préparer le bar. Je sens que Charles l'aime bien. Il lui pose beaucoup de questions sur le voyage à vélo que mon collègue a fait l'été dernier en Gaspésie. Il lui demande quelle sera sa prochaine destination et s'il pense se prendre des commanditaires. Il lui conseille de tout filmer pour les réseaux sociaux. Nicolas lui répond qu'il pense à le faire. Charles lui dit qu'il va s'abonner à son compte Instagram pour l'encourager. Nicolas le remercie. J'écoute leur conversation en ramassant les résidus du service de la veille. Silencieuse. Je ne suis même pas certaine que Charles connaît le domaine dans lequel j'étudie même, si ça fait presque cinq mois maintenant que je travaille ici. Pas sûre qu'il connaît le domaine artistique dans lequel est Patricia. Nicolas, Alexis, Adrian, Tony, Dario et Lucas sont systématiquement toujours de meilleurs partenaires de conversation. Il faut croire que les jeunes femmes universitaires l'intéressent moins. Je me sens parfois comme une serveuse-fantôme qui nettoie son restaurant en arrière-plan, invisible et silencieuse.

19. INT. TOILETTES DU BELLA DEA. JEUDI SOIR

En plein milieu du *rush*, une envie pressante me prend. Ma vessie est pleine. Entre deux clients, je m'engouffre rapidement dans une des deux toilettes situées tout près de la cuisine. Je m'assois sur le bol et pousse un soupir de soulagement. Les échos des voix provenant de la salle à manger me parviennent. C'est étrange de s'arrêter en plein milieu d'un service et de prendre le temps de saisir la frénésie ambiante. C'est comme prendre une grande bouffée d'air avant de devoir replonger. J'entends des bribes de la conversation des cuisiniers. La voix grave de Tony me parvient.

– Lucas ? T'as-tu vu les filles de la 10 ?

Je l'entends pousser un sifflement d'admiration. Je roule des yeux en relevant mes pantalons. J'ose espérer que les clientes n'entendent pas ses conneries chaque fois qu'elles vont aux toilettes. Je savonne mes mains, les rince, puis les essuie. Tony continue :

– Je leur ferais pas de mal en tout cas à ces petites cocottes-là.

Son rire me lève le cœur. En sortant, je dévisage Tony. Lucas s'affaire à ouvrir des pâtes à pizza et lui répond :

– C'est vrai qu'elles sont *cutes*.

– On entend tout ce que tu dis Tony dans les toilettes, ça manque de classe.

Il hausse les épaules. Son petit sourire en coin me donne envie de le frapper.

20 . INT . PLONGE . MERCREDI SOIR

La charge de travail de mes cours est intense. J'ai moins le temps d'écrire, mais je lis et je fais beaucoup de recherches. Je dois souvent courir entre l'université, mon appartement et le restaurant. Éli, ma colocataire, est autant occupée que moi. Elle a aussi commencé ses études. On passe moins de soirées ensemble à cuisiner et à se confier. Ça me manque. Aujourd'hui, je n'ai pas eu le temps de manger avant de venir travailler et il n'y avait pas de *staff meal*. Je suis affamée et légèrement étourdie lorsque le deuxième service débute à 20h. J'en parle à Adrian qui demande aux cuisiniers de me préparer rapidement quelque chose. Cinq minutes plus tard, je m'engloutis des pâtes sauce rosées au sous-sol. Yesenia est à la plonge en train de laver la vaisselle. Elle me sourit et me souhaite un bon appétit. Un petit *speaker cheap* crache des chansons pop. Je remarque que Yesenia entonne timidement les paroles. Ma présence doit la gêner. Du sous-sol, on entend la musique étouffée de la salle à manger, le bruit des chaises qui glissent sur les lattes de bois et les pas des serveurs qui s'activent sur le plancher. Yesenia est cachée ici, sans fenêtre. Son tablier est tout mouillé. Elle se meut sans se presser. Son assiduité la rend efficace. Elle corde les assiettes, sépare les ustensiles les uns des autres, astique les poêles. Il émane d'elle une tranquillité qui contraste avec le chaos qui règne en haut. Sa réalité m'est complètement étrangère. Quand je lui ai posé des questions sur le Mexique il y a quelques semaines, elle est restée évasive. Elle aime la neige et les opportunités que lui offre Montréal. Elle est mariée, mais n'a pas encore d'enfant. Ça fait un an qu'elle est ici. J'ai l'impression qu'elle a dix ans de plus que moi, même si on est toutes les deux au commencement de notre vingtaine. Je termine mon repas en l'observant du coin de l'œil. Je souhaiterais secrètement être plus proche d'elle, afin de me sentir moins seule parmi mes collègues masculins, mais il y a un abîme entre nous deux. Je dois rejoindre les clients qui sont à l'étage au-dessus. Adrian et Alexis doivent être dans le *rush*. Je laisse Yesenia à sa vaisselle sale, au monde souterrain où elle travaille sans relâche. Je retrouve le rythme effréné du haut et les éclats de joie des clients.

21 (A) . INT. BELLA DEA. TARD LE SOIR

On est samedi, le dernier *shift* avant de fermer pour une longue semaine de vacances. Le Bella Dea est un des seuls restaurants que je connais qui offre une semaine payée en octobre et deux en janvier. Il faut faire un énorme ménage avant de partir. Adrian déteste ce genre de tâche et en délègue à Patricia, Alexis et moi. On doit attendre que les derniers clients partent pour terminer le *clean up*. Adrian est monté chez lui pour remplir des papiers d'inventaire. Patricia me sert un verre de vin. Il faudra terminer toutes les bouteilles ouvertes, sinon elles vont finir dans l'évier, autant bien les boire et commencer les vacances en s'amusant un peu. Éloi, un des jeunes cuisiniers, nous rappelle qu'il doit rester sobre parce qu'il prend des médicaments antipsychotiques. Tony boit depuis la moitié de la soirée, il est déjà un peu saoul. Il a encore moins de filtres que d'habitude.

– T'es ben fif ! Ça va pas te tuer un verre de vin.

Le rire de Tony résonne. Éloi ne dit rien. On met de la musique forte pour mettre une belle ambiance. On boit et on astique les surfaces. Patricia doit monter sur un comptoir pour nettoyer de la poussière sur les lampes suspendues. Tony ricane et s'adresse à Lucas en lorgnant Patricia.

– Quand une fille est debout sur un comptoir de même, je lui lance de l'argent d'habitude.

Rire gras. Rire jaune de Lucas et des autres. Patricia, mal à l'aise, ne sait pas quoi répondre. Elle fait semblant qu'elle n'a pas entendu. Elle termine rapidement sa tâche avant de redescendre. Elle passe près de moi en me murmurant : « *What the fuck.* » Je hausse les épaules. Après une trentaine de minutes, Tony se lasse de faire le ménage. Il finit son verre d'un trait, donne deux ou trois ordres à Lucas et Éloi, puis quitte le restaurant.

21 (B) .EXT. ENTRÉE D'ADRIAN. TRÈS TARD LE MÊME SOIR

Quand toute la salle est d'une propreté irréprochable, je sors dans l'air frais de la nuit et je vais cogner à la porte de mon gérant. Les autres continuent à vider les bouteilles à l'intérieur. Je frictionne mes bras pour me réchauffer. Je n'ai pas pris le temps de mettre mon manteau d'automne. J'entends de la musique à l'intérieur de l'appartement. Je cogne à nouveau. Pas de réponse. Je frappe un peu plus fort. Adrian m'ouvre enfin. Il n'a pas la tête de quelqu'un qui remplissait des papiers. Je ne dis rien. J'entends des rires discrets résonner derrière lui. Il me rejoint sur le porche, en refermant la porte.

– Y'a un problème en bas ?

– Euh... Non. Ben... En fait, oui. C'est Tony.

Je lui raconte les commentaires que Patricia et moi avons entendus dans les dernières semaines. Je lui explique que ce soir, Tony a dépassé les limites. Mon gérant m'écoute, l'air grave. Il hoche la tête. Je sens qu'il a bu lui aussi, mais qu'il s'efforce de le camoufler.

– Je vais en parler aux grands boss, mais je te garantis rien. Personne veut son poste en ce moment. Y'ont pas le choix de le garder, même si je te confirme qu'ils l'aiment pas non plus. Je hoche la tête et le remercie. On se souhaite de bonnes vacances.

21 (C) . INT . BAR D'À CÔTÉ . BEAUCOUP TROP TARD CE SOIR-LÀ

Alexis, Patricia, Lucas et moi nous faufile dans la masse de monde pour tenter d'atteindre le bar. Un DJ fait jouer de la musique électro. On commande nos *drinks* à Maude, la barmaid. On ne s'entend presque pas parler. C'est rare qu'il y ait autant de monde. Nous ne discutons pas vraiment entre nous. Je n'ai pas envie de crier par-dessus le bruit, je suis fatiguée. J'aperçois Antoine, un serveur qui m'aime bien. Il me salue et vient me donner rapidement deux becs sur les joues. Lorsque Maude nous donne nos consommations, on se déplace vers la petite piste de danse. Alexis et Lucas s'appuient au bout d'une table pas très loin. Patricia et moi nous déhanchons un peu en sirotant notre verre. Antoine revient avec des *shooters*. Nous trinquons tous les cinq, puis buvons d'un trait la tequila *cheap*. Antoine reste près de moi pour me parler, mais, avec le bruit ambiant, la conversation prend vite fin. Lorsqu'il s'éclipse, je remarque deux hommes près du bar qui me disent vaguement quelque chose. Ce sont deux grands barbus, aux cheveux brun foncé, habillés de chemises, l'une est bleu-pastel, l'autre lignée rose. Soudain, nos regards se croisent. Ils me sourient et s'approchent de moi. Je réalise qu'ils sont des clients réguliers du Bella Dea. Je me souviens qu'ils avaient félicité Adrian d'avoir engagé une belle petite nouvelle en faisant allusion à moi. J'ai dû les servir deux ou trois fois. Après une courte présentation officielle, l'un d'eux me demande si je sors souvent ici. J'essaie d'être polie, même si je ne suis pas intéressée à discuter ce soir, surtout pas avec eux. Je donne des réponses courtes pour que la conversation s'épuise. Je ressens un profond soulagement quand un des gars me dit :

– On te dérangera pas plus longtemps, on voulait juste te dire que t'es notre serveuse préférée au Bella Dea.

– Merci, j'apprécie.

– Profite bien de ta soirée, ma belle...

Leur sourire carnassier me rebute. Patricia me tire par le bras pour que je danse avec elle. Je lui souris, la fais tourner. J'essaie de m'abandonner à la musique, en ignorant les deux hommes qui sont retournés au comptoir. Je ferme les yeux en penchant ma tête vers l'arrière. La pièce est sombre, bondée et bruyante. Mes membres se détendent grâce à l'alcool. Les lumières et la musique me traversent le corps, je me sens flottante et de plus en plus molle.

22 . INT . APPARTEMENT . DIMANCHE MATIN

Je me réveille avec un mal de tête et un mal de cœur prenant. En me rendant à la cuisine, j'aperçois Patricia qui dort sur mon sofa. Je me serre un verre d'eau froide pendant que j'essaie de rassembler mes souvenirs de la veille. Une crampe d'estomac me saisit et je dois me précipiter aux toilettes. L'acidité du vomi me brûle la gorge. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'avoir dansé avec Patricia et Lucas. Le trou noir de ma soirée m'angoisse. La douche me revigore, mais ne fait pas passer les nausées qui vont et viennent. Patricia est assise sur le divan lorsque je sors de la salle de bain. Elle me sourit, l'air fatigué, et me demande si ça va. Je lui avoue que je ne me souviens de rien de notre soirée.

– Ça m'étonne pas, t'avais l'air arrachée.

– Ça doit être parce que j'étais épuisée.

Je prépare deux cafés tout en creusant ma mémoire. Il n'y a qu'un gouffre profond. Patricia me sort de ma torpeur :

– Ça t'est déjà arrivé de *black-out* comme ça ?

– Non, c'est la première fois. Pis j'ai pas bu tant que ça. Seulement quelques verres.

– C'est *weird*.

Je la remercie de s'être assurée de rentrer avec moi.

– À la fin de la soirée, les deux réguliers du restau te tournaient pas mal autour. Je les trustais pas.

Je la remercie, encore perplexe par la veille. Le sentiment qu'il n'y avait pas que de l'alcool dans un de mes cocktails me colle à la peau. Mon état actuel est anormal. J'ai l'impression qu'un camion m'a roulé dessus. Mon amnésie m'inquiète. Il me semble que je n'ai pas laissé mon verre sans surveillance. Je ne sais pas comment quelqu'un aurait pu réussir à y mettre du GHB. Je serre fort Patricia dans mes bras avant qu'elle parte. Heureusement qu'elle était là. Quand Éli revient en fin d'après-midi à l'appartement, je lui raconte tout. Avec sa douceur habituelle, elle me rassure. Peut-être qu'il y avait bel et bien de la drogue dans un de mes verres, mais je ne le saurai jamais. L'important c'est que je sois rentrée saine et sauve. En soirée, elle me prépare une soupe chaude pour m'aider à me remettre de ma soirée. J'avale en plus deux Advil pour faire passer ma migraine avant d'aller me coucher.

23 . INT . BELLA DEA . RETOUR DE VACANCES , JEUDI SOIR

– ESTI D'INCOMPÉTENTS ! JE TRAVAILLE AVEC UNE VRAIE BANDE DE CAVES !

Tony est rouge de colère. Éloi a les bras croisés, la tête basse. Alexis et moi continuons l'ouverture de la salle sans dire un mot. Lucas et Éloi ont oublié la veille d'inscrire les Arancini sur la liste de choses que Dario devait préparer pendant la journée. On va donc manquer de portions ce soir, c'est certain. Tony continue de vociférer pendant qu'Éloi ne dit rien. Il s'est déjà excusé, il ne sait pas quoi dire d'autre. Lorsque Lucas remonte du sous-sol avec des *racks* de pâtes à pizza, Tony le menace de le renvoyer s'il refait une erreur de la même nature. L'air de Lucas se referme, il ne dit rien, il encaisse. Tony finit par descendre dans le sous-sol en continuant de répandre sa colère. Belle ambiance pour commencer le service. Lorsque je descends aller chercher des linges dans la cuisine du sous-sol, Tony termine de couper des champignons, un verre de whisky pas très loin. Il ne se soucie pas de ma présence, continuant d'invectiver l'équipe de cuisiniers. Yesenia entre au même moment. Tony ne prend pas la peine de la saluer, mais lui demande de le suivre à la plonge. J'entends le chef des cuisines réprimander froidement la plongeuse sur des poêles sales qu'elle a oubliées la veille.

– Je pensais pas avoir de problème avec toi, mais ça l'air que c'est pas toutes les femmes qui peuvent bien laver la vaisselle !

Yesenia est silencieuse.

– C'est ton premier avertissement. Le sous-sol doit être impeccable chaque fois que tu finis ta soirée, compris ?

Les pas lourds de Tony s'éloignent. Cet homme fait partie des gens que j'aimerais voir disparaître. J'aimerais trouver une faille à Tony qui me permettrait de comprendre d'où il vient et pouvoir expliquer sa manière horripilante d'être avec les autres, particulièrement les femmes. Mais je ne trouve rien. Il est peut-être aujourd'hui trop vieux et ses barricades sont trop hautes pour pouvoir voir ce qui se cache derrière sa méchanceté, sa misogynie et son machisme. Il n'en vaut de toute façon pas la peine. Je dois ravalier mes ressentiments pour Tony. Même si je le déteste viscéralement, il ne changera pas. Il préfère de loin créer continuellement des tempêtes. Je dois lâcher prise.

24 . INT . BELLA DEA . VENDREDI APRÈS-MIDI

En montant l'escalier avec un seau de glace pour le bar, j'entends Dario qui parle avec Lucas. L'ancien chef des cuisines a terminé sa journée et il déconne avec son collègue.

– Pauvres filles, l'angle qu'elles ont quand elles nous sucent.

Dario imite leur angle de vue en penchant vers l'avant sa mâchoire hirsute, le menton plissé.

– Elles doivent nous trouver laids dans cette position. J'échangerais pas ma place avec elles.

Les deux rient. Je vide le seau de glace avec fracas. Je ravale la réflexion qui me traverse. Bien sûr que, lorsqu'il imagine un homme dans cette position, il ne voit pas ce qu'il y a d'attirant et que, dans la situation inverse, si c'est lui qui donne un cunnilingus à une femme, il trouve ça excitant de la voir en contre-plongée. C'est normal. Il est un homme hétéro.

Nous mangeons au bar des pogos que Lucas a préparé avec une salade niçoise juste avant le début du service. Normalement, je parlerais un peu avec eux, mais une frustration me tenaille. Je pense à la pornographie, à tous les plans en plongée d'une femme qui suce un pénis en regardant droit dans l'objectif, baveuse et pulpeuse. La caméra se concentre presque toujours sur la fille. On voit rarement les acteurs masculins. C'est l'objet de désir des hommes qui est toujours central dans le cadre de la caméra. Les gars me demandent si tout va bien parce que je suis anormalement silencieuse. Je hoche la tête. Au-delà du commentaire de Dario, je réalise que la représentation de mes désirs n'existe presque nulle part, tellement absente qu'il est inimaginable pour un gars ordinaire comme Dario de penser que ça peut être excitant de voir un gars en contre-plongée qui reçoit une fellation.

25 . INT . BELLA DEA . MARDI SOIR

C'est très calme aujourd'hui. Adrian m'a chargée de m'occuper de la salle pendant qu'il est en bas en train de commencer l'inventaire bimensuel des bouteilles de vin. Je suis accoudée au bar, devant la tablette. Il y a peu de réservations. Ça va être long. Je me promène dans la salle, je replace un verre, je nettoie une banquette sale avec une lingette humide. Finalement, deux hommes dans la soixantaine habillés en tenue de golf entrent et demandent une table. Je les assois et leur sers de l'eau. Ils commencent à me poser quelques questions personnelles. Je leur réponds rapidement, puis sans vraiment m'écouter, l'un d'eux se vante du succès de son fils, qui est un ingénieur pour Bombardier. Je réussis finalement à m'éclipser lorsque j'entends le téléphone sonner. Ce n'est pas le genre de clients avec qui j'aime discuter, mais ça ne m'empêche pas d'être polie. Je dois penser au pourboire. Je reviens prendre leur commande et ils enchaînent à nouveau les questions. Je leur dis que je suis en littérature. Le monsieur à ma droite me demande ce qui m'intéresse là-dedans. Je leur parle de littérature féministe et je leur avoue que j'aimerais faire ma maîtrise sur certains enjeux liés aux violences sexuelles. Je reste vague pour ne pas les mettre mal à l'aise. Je me doute que ce n'est pas leur sujet de prédilection. Malgré mes efforts pour limiter la conversation, l'un d'eux me demande si j'étudie ces enjeux parce que c'est à la mode. Je leur dis que c'est plutôt parce que ça me touche personnellement.

– Mais tu trouves pas qu'aujourd'hui on accuse vite les hommes ? Les femmes devraient se détendre un peu. Quand je t'ai accroché le bras en entrant dans le restaurant, y'en a qui aurait considéré ça comme du harcèlement. C'est absurde quand même !

Les deux hommes éclatent de rire. Je souris froidement et leur réponds qu'ils n'ont pas de quoi s'inquiéter. Ma passivité vis-à-vis leur insensibilité m'énervé, mais je dois penser au *fucking* pourboire. Je me permets toutefois de m'imaginer les pousser contre le mur en leur criant que s'ils veulent que les femmes se détendent, il faudrait que les hommes arrêtent de nous violenter en toute impunité.

26. INT. BELLA DEA. VENDREDI SOIR

À la fermeture du restaurant, alors que tous les clients sont partis, je m'assois enfin au bar avec ma pizza en soupirant. Alexis est en train de compter la caisse près de moi. Je sors mon cellulaire en prenant une grosse bouchée de mon repas. Le gras du fromage coule le long de ma main. Sur Instagram, je remarque qu'une nouvelle personne s'est abonnée à mon compte. Il s'appelle Thomas. Une seule de ses photos le montre. Je reconnais alors un des clients que j'ai servi ce soir et qui était avec sa mère. Étrange. J'engouffre le reste de ma pizza, puis mon cellulaire vibre. C'est un message de lui : « On s'est vu au Bella Dea tantôt, t'étais pas mal *cute*. » Je lui demande comment il m'a trouvée sur les réseaux sociaux. Il me dit : « C'est un secret. » J'insiste un peu. Il finit par m'avouer avoir entendu un de mes collègues dire mon prénom, puis il a effectué ses recherches après. J'en parle à Alexis.

– C'est ben un *weirdo*.

J'acquiesce et décide d'arrêter de répondre aux messages de Thomas. Je bois d'un grand trait un verre d'eau froide avant de retourner chez moi. Thomas m'écrit pendant trois jours sans arrêt. Il me demande de lui laisser une chance. Il est certain qu'on s'entendrait bien. Il pourrait bien s'occuper de moi. D'abord divertie, je deviens rapidement inquiète devant l'insistance de ses messages. Je finis par le bloquer en espérant qu'il ne se pointe pas au restaurant.

27 . INT . BELLA DEA . SAMEDI MIDI

C'est le début de la saison froide, mais il fait exceptionnellement beau dehors pour un mois de novembre. Je sers un groupe de personnes plutôt âgées. Ce sont deux couples d'amis. Ils sont drôles et complimentent sans cesse mon service. Une des dames s'intéresse beaucoup à ce que je fais dans la vie avec une curiosité sincère qui me touche. Ils me parlent de la Floride et de leur excitation d'y être à nouveau. Une des dames me dit :

– Les palmiers sont tellement beaux, c'est ben triste de pas avoir ça icitte. Pis les belles plages de Fort Lauderdale ! T'iras voir ça un jour ma p'tite fille.

Je hoche la tête en souriant, attendrie. J'accueille d'autres clients et le restaurant se remplit d'un coup. Adrian est en train de remplir le cellier de nouveaux vins et ne m'aide pas. Je marche d'un pas très rapide entre les tables, recueillant les commandes, débarrassant les tables, mélangeant des cocktails, ouvrant des bouteilles de vin, accueillant les clients. Après deux heures, tout se calme. Les deux couples âgés se lèvent de leur table. Un des messieurs s'approche de moi avec sa carte de crédit. J'imprime la facture et lui tends une machine Interac. Il me dit :

– On t'a vu aller, t'es efficace en maudit. Y'aurait pas pu mieux faire que vous.

Il me désigne Adrian du regard.

– Faut pas dire ça, c'est mon gérant. Ça va l'insulter.

– Y doit être au courant que les femmes sont toujours plus efficaces que les hommes.

Je lui souris et lui donne son reçu. Avant de franchir la porte, une des dames se retourne.

– Merci encore, bonne journée ma belle !

Je les salue et, en me retournant, je croise les yeux d'Adrian qui m'offre un sourire narquois. Je lui demande si je peux partir bientôt. Je dois avancer le travail final d'un cours important ce soir et je suis déjà fatiguée. Adrian accepte. Je quitte le restaurant, les pieds endoloris.

28 . INT . SALLE DE RÉCEPTION . SAMEDI SOIR

Adrian m'a demandé de travailler dans un événement privé. Il s'agit d'une *quinceanera*. Je suis payée *cash*. Ça vaut le déplacement. On est dans une grande salle privée à Lorraine. J'ai un mini bar et je m'occupe de servir des cocktails simples. J'observe, intriguée, le flot d'adolescentes vêtues de robes de princesse à frou-frou, mauves, roses ou bleu-pastel. Leur famille s'affaire autour d'elles pour prendre des photos. La décoration très *girly* est grandiose. La nourriture est abondante, les gens dansent et rient. Certains de mes clients sont de plus en plus saouls. On me somme d'arrêter de servir de l'alcool à un des messieurs qui vient me voir environ tous les trois quarts d'heure pour me demander un *rum and coke*. Quand il se pointe devant moi avec son verre vide, je le lui remplis simplement avec du Coke. Il me demande pourquoi je n'ai pas mis de rum. Je lui souris, mal à l'aise.

– Je pense que c'est mieux de s'en tenir à du Coke.

– J'ai dit que je voulais un *rum and Coke*. *RHUM AND COKE*.

Je me crispe au haussement de son ton. Je lui verse bien malgré moi une once de rum dans son verre sans rien ajouter. Plus la soirée avance, plus les gens s'accumulent sur la piste de danse. Durant un temps mort, j'en profite pour aider les deux commis de suite à desservir les tables. En ramassant une assiette vide, je me sens brusquement tirer vers l'arrière. Je me retourne, irritée par cette intrusion. C'est un monsieur dans la quarantaine que je n'ai pas croisé au bar. Il m'a tirée par la lichette de mon pantalon pour que je m'approche de lui. Il me demande d'apporter un *Seven up* à son fils. Je retourne derrière mon comptoir, ravalant la frustration qui monte en moi. Ses manières m'horripilent. Je lui sers sa boisson. Adrian me félicite à la fin de la soirée et me remercie. Il n'a eu que de bons commentaires sur mon travail. J'empoché 275\$ de pourboire.

29 . INT . BELLA DEA . MERCREDI SOIR

Ce soir, Tony est venu avec son fils, qui doit avoir quinze ou seize ans. Il est le portrait typique de l'adolescent ingrat. Son visage est ravagé par l'acné, il a des cheveux gras qui lui tombent sur le visage et le dos courbé, il ne parle à personne et son cellulaire n'est jamais bien loin. Il est là pour donner un coup de main aux cuisiniers et Tony veut lui inculquer une discipline de travail, ou plutôt une rigueur militaire. Son fils n'a pas l'air emballé du tout et Tony est encore plus raide avec lui qu'avec les autres. Je le plains. Pendant le service, Adrian est obligé d'aller voir Tony pour lui dire de baisser le ton parce que toute la salle l'entend envoyer des ordres et réprimander son fils. Tony s'énervé, lui dit qu'il n'a pas le choix s'il veut qu'on l'écoute. Parfois, il me fait penser à un ogre insatisfait qui crie dès qu'il n'a pas ce qu'il veut immédiatement. Autour de 20h, Tony demande à son fils d'aller chercher du cacao en bas pour qu'il en saupoudre sur un tiramisu. L'adolescent, blasé, hoche la tête et descend dans le sous-sol. Les minutes passent et il ne revient pas. Je devine sa fuite par la porte de secours, passant par la ruelle des poubelles pour s'éloigner à tout prix de son père. Après une quinzaine de minutes, Tony s'en rend compte et il se met en colère. Il l'appelle sur son cellulaire. Sans réponse. Il l'injure, vocifère des sacres québécois, puis italien. Au même moment, Patricia demande à Tony où est la commande de la table 60. Ça fait longtemps qu'ils attendent. Tony lui gueule qu'elle peut se mettre la commande de la table 60 là où il pense. Patricia, estomaquée, ne dit rien. Adrian, qui est derrière le bar et qui a tout entendu, ordonne froidement à Tony de baisser le ton et de se calmer. Je suis heureuse pour son fils. J'aimerais me sauver aussi pour fuir Tony et les clients désagréables. Cette longue soirée éreintante me donne des envies de disparaître. J'ai beaucoup de lectures à rattraper. Mais je dois rester. J'ai besoin de ce travail. J'imagine avec envie le fils à Tony marcher rapidement dans les rues de Montréal, libéré des chaînes de son père-tyran. Il le paiera sûrement cher plus tard.

30 . INT . BELLA DEA . VENDREDI SOIR

Entre Tony et les cuisiniers, la tension monte. Les employés arrivent tous à reculons et passent leur temps à se plaindre de lui. Adrian doit chaque fois aller demander à Tony de se la fermer parce qu'on peut l'entendre réprimander quelqu'un à l'autre bout de la salle. Tony tente par tous les moyens d'asseoir son pouvoir par l'écrasement des autres et plus il essaie, moins ça marche, moins les cuisiniers mettent d'efforts dans leur travail. Éloi est sa cible préférée. Je ne sais pas si c'est parce qu'il est jeune et plus facile à atteindre, mais ça en devient insupportable. Il lui répète sans cesse qu'il est lent, qu'il exécute tout de travers et qu'il ne sera jamais un bon cuisinier. D'habitude, Éloi ne dit pas grand-chose. Il ne s'obstine pas, mais, ce soir, il réplique.

– Fais-le toi-même si tu trouves que je coupe mal les oignons.

– Pardon ?

– Tu m'as bien entendu, chef.

Tony lui demande de sortir dans la ruelle pour qu'ils puissent s'engueuler sans déranger personne. On ne sait pas ce qui s'est dit, mais Éloi n'est pas revenu travailler. Tony dit que c'est lui qui l'a mis dehors. Je pense plutôt que c'est Éloi qui a décidé de partir. Quelques jours plus tard, à ma plus grande surprise, je reçois un texto de Patricia qui m'annonce avec enthousiasme que Tony a été enfin renvoyé. C'est Charles qui a pris la décision lorsqu'il a appris que Tony s'était débarrassé d'Éloi, un employé après tout loyal et efficace malgré ses maladresses liées à l'inexpérience. Charles aurait demandé à Tony de reprendre Éloi et de lui offrir des excuses. Par les temps qui courent, il est difficile de trouver de bons cuisiniers. Tony lui aurait dit :

– Non. C'est moi ou c'est Éloi.

Et Charles aurait répondu :

– Eh bien, ce sera Éloi.

31 . INT . BELLA DEA . MERCREDI SOIR

Je suis tombée sur un amateur de vin aujourd'hui. C'est agréable de servir ce genre de clients parce qu'ils souhaitent qu'on leur parle de produits qu'on aime. Le client en question me demande de lui suggérer un vin complexe et inusité. C'est un monsieur dans la trentaine avec un grand chapeau de hipster noir et des lunettes fumées. Je lui propose une bouteille plutôt dispendieuse qui comporte des assemblages de cépages intéressants. Le vin goûte les fruits noirs, tels que la myrtille et la prune, il n'est pas trop tannique, mais est légèrement effervescent en raison de sa longue macération. L'homme accepte de goûter. J'ai piqué sa curiosité. Lorsque je reviens à la table, j'ouvre avec aisance la bouteille avec mon limonadier. Mon client écarquille les yeux :

– Wow, ça paraît que t'en ouvres souvent des bouteilles.

Je lui souris tout en lui versant une once de vin dans sa coupe pour qu'il goûte. Je suis refroidie parce que je sais qu'Alexis leur a servi un apéritif juste avant et que l'homme ne s'est pas extasié devant l'agilité masculine de mon collègue. Je quitte la table, feignant un air radieux. Une légère inflexion dans la voix de mon client a traduit son étonnement le plus complet. Je me demande pourquoi c'est si surprenant pour ce client de voir une serveuse d'expérience ouvrir avec facilité une bouteille de vin. Mon horaire chargé ne me laisse pas de répit et ça me rend plus susceptible. Je suis peut-être de mauvaise foi. Il est possible qu'il ait été impressionné parce que je suis petite et que j'ai l'air jeune. Ce n'est pas nécessairement parce que je suis une femme. J'aurais besoin d'un *break* pour distinguer le vrai du faux. C'est difficile dans un milieu où l'on est témoin d'une circulation quotidienne de toutes sortes de discours, du plus *woke* au plus misogyne. C'est étrange, mais tout se brouille au fil du temps.

32. INT. À L'ÉCART DU MOUVEMENT. SOIRS

Pourquoi, plus le temps avance, plus c'est si difficile de naviguer au Bella Dea ? Même si Tony est parti et que je ne travaille plus que deux soirs par semaine depuis septembre, je remarque la moiteur de mes mains sur mon guidon de vélo ou dans l'autobus lorsque je me rends au travail. J'appréhende la soirée, sans savoir pourquoi. Au lieu d'être une serveuse qui sourit parce que je pense au pourboire, je voudrais être une petite souris perchée sur le haut du cellier. J'aimerais épier les gens pendant qu'ils mangent, boivent, pissent, toussent, s'étouffent, rient, discutent, débattent, s'obstinent, se racontent et s'écoutent. De mon point de vue de souris, l'ambiance tamisée créerait des ombres sur le plancher. La musique ferait vibrer le coffrage en bois du cellier. Je verrais toute l'équipe s'affairer autour d'eux. Je réaliserais à quel point on croise beaucoup de gens en une seule soirée sans vraiment les voir. J'observerais mes collègues et les clients s'effleur. Je remarquerais Adrian passant son bras autour des épaules d'une cliente. Un couple se murmurerait des mots doux. Une mère tenterait d'avoir une discussion avec son adolescent taciturne. J'entendrais un homme dire à sa conjointe qu'elle a grossi. Un régulier répéterait à Patricia qu'elle a donc ben des beaux yeux. Dans la cuisine, Dario demanderait à Lucas s'il a enfin baisé avec sa nouvelle fréquentation. En les observant, je pense au jour, dans cent ans peut-être, où toutes les personnes présentes ce soir-là seront enterrées ou incinérées. Leur bouche qui s'éclaire d'un sourire ou qui mastique un bout de rapinis sera immobile, éteinte. J'imaginerais ces corps vivants assis autour d'une table, tout à coup morts, étendus dans un cercueil, nos existences dérisoires oubliées. Ils disparaîtront tous. Cette vision macabre m'apaise en quelque sorte. Un jour tout arrêtera de tourner. Cette soirée que j'aurais vu d'en haut me semble familière et, pourtant, un goût amer se répand dans ma bouche. Des premiers clients, au *rush*, jusqu'à la fermeture de toutes les lumières, c'est un lieu de passage où on se dépose le temps d'un repas. À travers la rapidité du quotidien, c'est un moment où devraient bouillonner les remous du plaisir de vivre. Celui de manger. Celui de se rassembler. Mais je n'arrive plus à percevoir l'ambiance joyeuse du restaurant. Je ne veux plus me mouvoir parmi ces étrangers. Je préfère être une petite souris immobile qui épie et qui fantasme au jour où tout s'éteindra. Ne plus faire partie de tout ce mouvement.

33 (A) . INT . BELLA DEA . NUIT

Cet après-midi, j'ai remis mon dernier travail de la session. Je suis rentrée travailler à 18h et, par chance, c'était une soirée tranquille. Je suis fatiguée des dernières semaines intenses à l'université. Dehors, il tombe la première neige. Les gens sont frileux et ne sortent pas trop. On a eu une quarantaine de clients tout au plus. Les gros flocons fondent sur le trottoir en se déposant. Je propose à Patricia de rester prendre un verre avec moi pour fêter la fin de session. Elle accepte. Lorsque la salle est complètement vide et que tout est propre, Adrian consent à nous laisser rester plus longtemps. Il nous demande simplement de verrouiller et de fermer les lumières derrière nous. Seules toutes les deux, nous nous assoyons au bar avec deux *Moscow Mule* que Patricia a concocté. La musique est éteinte et on peut entendre le vrombissement des réfrigérateurs. La discussion tourne inévitablement sur le travail. Patricia me confie qu'elle est fatiguée de travailler encore dans le service à la clientèle, qu'elle a hâte de changer de milieu. Je partage sa lassitude. Nous passons l'heure suivante à vider notre sac, à nous confier sur les clients lourds, sur la main baladeuse d'un vieux monsieur, sur les remarques que Tony passait tout le temps, sur les caprices de certains groupes. Le poids que je porte sur les épaules, Patricia semble le comprendre et le vivre aussi.

33 (B) .EXT. TROTTOIR PRÈS DU BAR D'À CÔTÉ. NUIT

La soirée se dilue dans des *drinks* et dans l'étalage de nos frustrations. La nuit file. Vers 2h30 du matin, épuisée, on décide de partir. Patricia passe aux toilettes. Je l'attends à l'extérieur. J'aperçois Antoine sortir du bar d'à côté pour fumer. En m'apercevant, il vient me rejoindre. Il a l'air *coké* ce soir. Je n'aime pas ça. Ses pupilles sont dilatées et il me caresse les épaules pour me saluer. Il me demande d'un air exalté :

– T'as passé une belle soirée ?

– Ouais pas pire, mais je retourne chez moi, je suis fatiguée.

– Tu viens pas prendre un verre avec nous ?

Je secoue la tête. Le silence qui suit me rend mal à l'aise. Il enchaîne, sans introduction :

– Pis ? Toujours célibataire toi aussi ?

– Yep.

– C'est étonnant pareil. T'es pas mal plus cute que ben des filles.

Je regarde par terre.

– J'ai juste pas envie en ce moment.

– Ça fait longtemps que t'es pas venu boire un verre.

Je lui explique que l'université prend beaucoup de mon temps. Je n'ose pas lui parler que la dernière fois que je suis venue au bar d'à côté, on m'a peut-être droguée. Je ne veux accuser personne et rien de grave n'est arrivé après tout. Il termine sa cigarette et on se souhaite une bonne fin de soirée. Patricia sort à ce moment-là. Je lui raconte mon échange avec Antoine. Elle roule des yeux.

– Y veut coucher avec toi, ma chum.

Je hausse les épaules, indifférente. Nous nous mettons à marcher, légèrement chancelantes. La température est douce et les gros flocons tombent encore. C'est vraiment beau. Je penche la tête vers l'arrière en ouvrant la bouche. La neige se dépose avec délicatesse sur ma langue et sur mes joues. Ça me rafraîchit.

33 (C) .EXT.CHEMIN DU RETOUR.NUIT

Je dis au revoir à Patricia au coin d'une rue et je marche avec lenteur jusqu'à chez moi. Je n'ai pas envie de prendre l'autobus. La marche d'une quarantaine de minutes me fera digérer l'alcool. Le trottoir est glissant. Il n'y a personne à cette heure-ci. Les lampadaires éclairent mes pas. Je me sens légère. Je pense aux vacances de Noël qui débutent bientôt. Il ne me reste plus qu'une semaine de travail avant que le restaurant ferme pour les fêtes. J'ai hâte. Ça va me donner un *break*. La tension entre mes omoplates et dans le bas de mon dos me prouve que j'en ai besoin. Je ne parlerai plus de la *job*, je ne sentirai plus la fatigue qui m'accable dès que j'entends des commentaires emmerdants, je pourrai prendre congé de certains collègues qui sont parfois désagréables. L'idée d'être bientôt libérée de mes fonctions dissipe instantanément une surcharge mentale que je n'avais pas remarquée auparavant. Un vide étrange s'installe dans mon ventre. Une partie de moi aimerait ne jamais retourner au Bella Dea. Ce constat m'attriste. Même si certains soirs, je suis grisée par la frénésie ambiante, ça ne semble plus suffisant. Peut-être qu'au mois de janvier, l'éreintement que je ressens aura disparu. Il le faut.

34 . INT . BELLA DEA . RETOUR DES VACANCES , MERCREDI SOIR

Pendant les fêtes, le restaurant a reçu un étrange commentaire sur *Google Review*. Quelqu'un accusait le *manager* d'avoir couché avec une cliente à peine majeure. Adrian a dû appeler pour faire supprimer le commentaire. Personne ne connaît l'identité de celui ayant rédigé le commentaire et on ne sait pas qui il vise. Les hypothèses pleuvent. Nicolas est sûr que c'est une mauvaise blague, Patricia pense qu'il concerne un des propriétaires. Il y a déjà eu des rumeurs qu'un d'eux couchait avec une des jeunes serveuses de leur autre restaurant. Lucas croit que c'est Tony le coupable. Ça n'étonnerait personne.

Le retour au travail après deux semaines de congé est difficile. Je me suis reposée, mais pas assez à mon goût. Au moins, une soirée tranquille et ordinaire s'annonce. Je travaille avec Adrian. Je m'occupe de la salle seule pendant qu'il est au bar. Vers 20h, la sonnerie du téléphone retentit. Je réponds. Pas de réponse. Puis, une voix d'homme avec un léger accent italien me dit brusquement.

– *Do you fuck your boss too ?*

– ...Quoi ?

– *Do you fuck your boss ?*

La ligne est ensuite coupée. Je dépose le téléphone. Adrian remarque mon trouble et vient me voir pour me demander ce qui se passe. Il me pose un tas de questions sur la tonalité de la voix et de son âge approximatif. À la fin de la soirée, Emmanuel, un des propriétaires, m'appelle personnellement sur mon cellulaire et m'ordonne de ne pas rentrer seule. Lucas ou Adrian n'ont pas le choix de m'escorter jusqu'à ma porte ce soir. Je remercie Emmanuel, même si je ne crois pas que tout ça soit nécessaire. Je ne suis pas sûre que l'appel me concerne personnellement. Mon grand patron insiste. Il y a des fous partout qu'il me dit. Il n'a pas tort. Je demande à Lucas s'il peut prendre l'autobus avec moi. Il accepte, c'est sur son chemin. L'étrangeté de la soirée me colle à la peau.

35 (A) . INT . BELLA DEA . MERCREDI SOIR SUIVANT

Il n'y a plus de commentaire ou d'appel louche. Tout semble s'être estompé. Mais le mystère s'est densifié. Je reprends tranquillement le rythme des études et du travail. Ce n'est pas facile. Je vois ma charge de travail s'accumuler jusqu'au printemps et je peine à contenir mon découragement. Mais je n'ai pas le choix. Le coût de la vie est élevé à Montréal. Il faut que je travaille. Lucas, Nicolas et moi mangeons notre repas au comptoir du bar. Dario nous tient compagnie avant de rentrer chez lui. Il parle fort comme à son habitude et déblatère des niaiseries pendant que mes collègues l'écoutent sans vraiment participer activement à la discussion. Dario exprime sa consternation. Il est allé le week-end dernier dans un centre commercial et il a remarqué que, dans presque tous les magasins, la section pour les hommes se situe au deuxième étage. Il s'indigne de devoir prendre les escaliers roulants pour magasiner. Je lui réponds avec sarcasme :

– C'est vrai que ça doit être difficile d'être un homme et de devoir monter un étage de plus.

Dario ne semble pas vraiment m'entendre. Il continue sa tirade en évoquant la panoplie de choix que les femmes ont en matière de vêtements.

– T'as pas tort. Mais y'a des combats plus importants que ça, je pense.

Nicolas et Lucas sont silencieux. Dario hausse les épaules, excédé par les injustices qu'il a vécu au Carrefour Laval. Je roule des yeux. Nicolas le remarque et me sourit, amusé par mon attitude. Je n'ai pas de patience aujourd'hui pour ce genre de débat inutile. Je n'ai pas envie de convaincre un collègue qu'il serait plus pertinent qu'il s'indigne plutôt du nombre de féminicides qui se produit chaque année, des violences sexuelles qui perdurent, ou encore, des injustices salariales qui persistent. Les femmes peuvent bien avoir un accès plus facile à des vêtements dans les centres d'achat. Je sais que Nicolas est de mon côté, mais il ne dit rien. Lucas, non plus. Je termine mon repas et me lève pour aller au sous-sol.

35 (B) . INT . SOUS-SOL DU BELLA DEA . MERCREDI SOIR

Je suis assise sur un caisson de lait vide retourné et j'observe le vide. J'ai besoin d'un petit moment loin de tout le monde. Pourquoi les autres ne s'offusquent-ils jamais de rien ? Pourtant, je sais que Lucas est exaspéré des conversations qu'il a parfois avec Dario. En descendant ici, Lucas a remarqué mon irritation et m'a simplement dit :

– Offusque-toi pas pour un truc aussi bidon, si tu savais tout ce que moi j'entends dans la cuisine. C'était pire avec Tony.

Ma gorge est serrée et j'ai l'impression qu'il manque d'air en haut. Même si j'ai besoin de gagner de bons pourboires, je souhaite secrètement que personne ne se pointe ce soir. Je veux la paix. Faut-il que je me fâche ou plutôt que je devienne indifférente pour que je ne me sente plus à bout de nerfs chaque fois qu'un commentaire me passe de travers ? Pourquoi Lucas ne dit-il rien s'il est écœuré des conversations vulgaires et sans fond qu'il a avec Dario ? Pourquoi Nicolas ne se sent-il jamais concerné par ce qui se dit autour de lui ? Je devrais lâcher prise. Je ne changerai pas mes collègues. Ainsi, soit le monde. Que la culture de la médiocrité gagne. Je n'en peux plus.

Il me faut toute mon énergie pour me lever et affronter la soirée qui commence.

36 . INT . BELLA DEA . SAMEDI SOIR

Plusieurs clients ce soir me verbalisent leur mécontentement. Le temps d'attente est plus long que d'habitude parce que Lucas est malade et qu'ils sont seulement deux dans la cuisine.

Évidemment, c'est nous, les serveurs, qui devons gérer la déception de certains clients, même si nous n'en sommes pas responsables. Je m'excuse auprès des gens, je trouve des raisons qui prouvent que le temps d'attente est hors de notre contrôle.

Avant de venir travailler aujourd'hui, j'ai souhaité appeler le restaurant et leur dire que je ne rentrerai pas. Je me suis forcée à y aller quand même. Éli m'a aidée à trouver l'énergie de me rendre en me rappelant les raisons pourquoi je travaille aussi fort. Je regrette furtivement d'avoir écouté ma colocataire quand un client me demande froidement : « Apporte-moi deux pizzas Margarita. » Sans daigner ajouter un « s'il vous plaît. » Je lui souris sèchement. Je commande ses pizzas, puis j'entends le claquement de ses doigts résonner derrière moi. En me retournant, j'observe son bras levé. Il me fait signe de venir à ses pieds comme une chienne à son service. J'obéis, sans sourire. Je lui demande ce qu'il désire. Sans me regarder, il me dit qu'il veut plutôt une Pepperoni et une Margarita. J'acquiesce et m'éloigne de la table. Je dois penser au pourboire. Plus il sera bon, plus j'atteindrai une tranquillité d'esprit. Je pourrai payer mon loyer, l'épicerie, mon cellulaire et mes frais de scolarité. Je dois me concentrer là-dessus et refouler mes frustrations. Je veux terminer mon baccalauréat. Faire une maîtrise. Écrire des livres. Je dois tenir bon. J'appréhende l'été qui arrive et l'achalandage qui me fatiguera davantage.

Je termine la soirée sur le pilote automatique.

37. INT. BELLA DEA. JEUDI SOIR

L'hiver est long au restaurant. C'est plus fastidieux de passer le balai à cause des petites roches que laissent les bottes des clients sur le plancher. Il faut aussi frotter plus fort avec la moppe. Alors j'astique et nettoie les surfaces. Je finis toujours par avoir chaud et j'enlève mon polo en début de service. C'est donc en t-shirt que j'accueille le premier couple qui entre dans le restaurant. Lorsque je vais prendre leur commande, la dame aperçoit un des petits tatouages que j'ai à l'intérieur du bras :

– Il est très beau celui-là. Est-ce que c'est un chat ?

– Oui !

Son conjoint ajoute :

– C'est vrai que c'est joli, mais c'est dommage, les *tattoos* sur une femme c'est comme mettre un autocollant sur une voiture de luxe. Ça n'a pas sa place, je trouve.

La dame glousse. Je me crispe.

– Je suis chanceuse de ne pas être une voiture alors.

Le couple ricane et je quitte, consternée par cette opinion non sollicitée à propos de mon corps et de ce que j'en fais. Cet homme ne semble pas y voir de problème. Je vide mon sac à Adrian qui est derrière le bar. Il dit simplement :

– T'en fais pas, y sont d'une autre génération.

Il n'a pas tort. Le problème, c'est que je ne réussis pas à rester détachée. Le reste de la soirée, je me répète, pour tenter de me convaincre, que ce genre de remarque doit glisser sur mon dos comme l'eau sur les plumes d'un canard. Mais je n'ai pas de plumes. C'est évident.

38 .EXT . RUE . SAMEDI SOIR

En rentrant chez moi, je croise par hasard Maude, la barmaid du bar d'à côté. Elle doit habiter dans mon quartier. Elle me demande comment je vais. Je hausse les épaules, l'air las :

– Ça va ! Je passe mon temps à l'université ou au travail.

– Ouais, *same*. Je viens de rentrer à l'UdeM en marketing.

– Ah, félicitations !

Soudain, derrière elle, j'aperçois un des deux barbus que j'avais rencontré plus tôt cet automne. Depuis cette soirée au bar d'à côté, lui et son ami ne sont jamais revenus au Bella Dea. La barmaid reconnaît aussi le gars de l'autre côté de la rue. Elle me dit :

– Aah pas lui...

– Tu le connais?

– Mon boss veut plus qu'on le laisse entrer au bar, lui pis son ami. Antoine t'en a pas parlé ?

– Non.

– Y'a quelques semaines, une cliente a fait une plainte contre eux. Elle dit que les gars l'ont droguée et agressée. On pense qu'ils se tiennent près du bar pour glisser de la drogue dans les verres. On dépose souvent des *drinks* sur le comptoir en attendant que les serveurs viennent les chercher. Ils en profitent à ce moment-là. Des bons trous de cul.

Je reste silencieuse, tétanisée par ce que Maude vient de me confier. Je réalise la chance que j'ai eue d'être revenue saine et sauve chez moi lorsque je les avais croisés.

La violence de certains hommes me donne parfois l'impression qu'un barrage à l'intérieur de moi est sur le point de céder. Je colmate les fissures, mais je crains qu'un jour ce ne soit plus suffisant et que je sois face à un déluge. J'ai survécu à la violence insidieuse de mon ex-copain. Mais, je ne sais pas comment gérer l'impétuosité du monde qui m'entoure. Tout s'accumule et me pèse. Je voudrais rester emmurée, à l'abri de la noyade, en compagnie de mes plantes, de mes livres et de mes pages blanches. Là où tout est paisible.

39 . INT . DOULEUR ABDOMINALE . JOUR OU SOIR

Tony. Adrian. Alexis. Dario. Les deux barbus. Les clients. Croiser le chemin de ces hommes. Croiser leur violence respective. Quand l'un harcèle, un autre drogue, ou commente et touche le corps d'une femme. J'ai l'impression que mon esprit est un oiseau chétif qui les survole, qui réussit à les observer sans qu'ils ne me voient réellement. Je ne suis qu'une serveuse après tout. J'ai eu une première rencontre avec une psychologue. Je lui demande comment me protéger davantage du monde et des hommes comme ceux que je côtoie souvent. Ou que je croise sans cesse. J'ai réussi à fuir Olivier. Comment dois-je me préserver de la violence anodine du quotidien, celle que personne ne semble remarquer, qui ne se vit pourtant pas dans l'intimité, mais devant les yeux de tous, celle qui s'amoncelle dans le creux de mon ventre et qui devient au fil du temps une boule toute dure que je peux palper, ressentir dans mes tripes ? Elle me donne des crampes et me fait appréhender mes soirées. J'ai un loyer à payer, des études à terminer. Je fais ce qu'il faut. Je pense aux pourboires. Mais à quel prix ? Et puis à quoi bon gagner de l'argent quand on le dépense en thérapie pour que le travail devienne plus tolérable ? Les clients et mes collègues sont devenus des fantômes dans ma vie. Je ne les vois plus une fois la soirée terminée, mais je sens leur présence. Ils ont laissé une trace indélébile en moi. Ce ne seront pas les derniers. On croise toute notre vie des gens désagréables, voire violents. À quand sera le prochain ? Ma psy n'avait pas de solution miracle. Je dois m'y faire. Cibler mes besoins. Respecter davantage mes limites et mes valeurs. Mais à 140\$ la séance, je sais que je vais continuer de penser aux pourboires.

40 . INT . BELLA DEA . FIN DE SOIRÉE

Je discute avec Patricia de mon épuisement. Elle comprend et acquiesce à tout ce que je dis.

– C’est un milieu *tough*, surtout pour les filles. C’est rare l’on fait de longues carrières en restauration.

– Je suis serveuse depuis que j’ai 16 ans. J’étais pas aussi exténuée à l’autre place.

– *Well*, c’est pas la même *game* les restaurants de Montréal.

Je hoche la tête. Elle a raison. Je pourrais peut-être travailler un peu moins cet été et tenter de trouver autre chose. Il faut que je me rende à l’évidence. Mais c’est difficile de se résoudre à quitter un emploi quand on est aussi bien payée. J’offre à Patricia de nous servir deux *shooters* pour la remercier de son soutien moral. Elle me rassure :

– T’inquiètes pas, on passe toutes par là.

Je lui souris. Elle est gentille, mais je ne suis pas sûre que je passerai au travers indemne. Je ne suis pas aussi solide qu’elle. Tout m’atteint trop tout le temps. Je ne suis pas faite pour ce milieu qui demande un certain niveau d’indifférence. Je n’arrive pas à y parvenir, malgré tous mes efforts. Mais je n’ai pas le choix de rester pour l’instant.

41 . INT . BELLA DEA . JUIN

Entrer au Bella Dea. Passer le balai. Avoir l'impression que le plancher est toujours sale. Laver les banquettes. Amener de la glace derrière le bar. Nettoyer les menus où des doigts gras ont laissé des marques. Accueillir les premiers clients. Sourire. Toujours. Offrir de l'eau. Offrir mes services. Mon corps. Me mettre à disposition. Je glisse entre les tables. On remarque que je suis encore plus svelte qu'avant. Je ne mange plus beaucoup ces derniers temps. On me dit : « Tu es bonne. On ne remarque pas que tu cours. Tu te fais discrète, mais t'es efficace. » J'observe et j'écoute. Je vois un étranger passer sa main sur l'épaule de Patricia. J'attrape une conversation entre clients. Ils parlent d'une fille comme d'un meuble. Quelqu'un me dit que je suis belle quand je souris. Alors, je souris plus grand. Je pense au pourboire. Toujours. C'est obsessionnel. J'entends Dario raconter que toutes ses ex sont folles. J'accueille une dame qui me demande si je suis une hôtesse. Non, pourquoi ? Ça doit être parce que je ne parle pas aussi fort que mes collègues masculins. Malheureusement, je ne vois plus le papa gentil qui mange avec sa petite fille, ni les amies qui parlent de leur voyage gaiement, ni des gars qui ont des discussions féministes avec leurs amis, ni les boomers qui sont plus *woke* que plusieurs de mes jeunes collègues. Je les sers sans les voir. Je suis maintenant dotée d'une perception faite en entonnoir. Je n'entends plus que les discours qui me dérangent, qui me chicotent et qui ultimement me grugent. Et tout ce qui résonne à la fin de la soirée, signifiant que tout pourra s'éteindre et que je pourrai retrouver mon lit et le silence, est un mantra que les cuisiniers, mes collègues et les clients me souhaitent en chœur, c'est un au revoir gentil et naïf à première vue, mais qui devient à force d'être répété, une phrase étrange et légèrement réductrice, juste assez pour déranger : « Bonne soirée, ma belle ! »

42 . INT . BELLA DEA . JUILLET

Les gens nous usent. Une lassitude lourde pèse sur mes épaules avant, pendant et après mes quarts de travail. Je méprise ma propre amertume. J'ai de la difficulté à la dissimuler à mes clients.

Je passe le mois le plus chaud de l'année à courir entre les tables, je ne performe plus une danse, je ne fais qu'essayer de rattraper une légèreté perdue. Quand je sors le soir avec la *gang*, je bois pour m'engourdir, et non plus pour me détendre.

Éli s'inquiète pour moi. J'essaie de la rassurer, mais elle sent l'insincérité dans ma voix quand je lui dis que je vais bien.

43 . INT . BELLA DEA . AOÛT

Travailler plus souvent avec Patricia m'aide à tenir le coup. On se comprend et je reconnais la même lassitude chez elle. Je l'admire. Ça fait longtemps qu'elle est serveuse ici et qu'elle endure.

Elle va bientôt avoir trente ans.

J'écris de plus en plus. Je commence bientôt ma deuxième année à l'université avec l'ambition de créer des trous dans mon horaire pour laisser place à ces moments où je me pose devant une page blanche. Je peux y déverser toutes mes frustrations.

C'est l'exutoire le plus efficace que j'ai trouvé.

44 . INT . BELLA DEA . AUTOMNE

Au travail, j'enterre le plus possible mes frustrations. Je creuse au fond de moi un grand trou et j'y mets toutes mes irritations quotidiennes. Je les cadenasse le temps de terminer mon *shift*. Mon sourire plaqué m'aide à tenir. Il faut que tout me glisse sur le dos. Je n'ai pas le choix si je veux terminer mes études sans trop de difficulté financière. Nicolas a démissionné. Il a terminé son baccalauréat. Léo le *busboy* aussi est parti. Patricia et moi avons formé une nouvelle serveuse. La dynamique va probablement changer maintenant que nous serons une équipe plus féminine. Je m'accroche à cette idée. Je passe mes journées à écrire mes travaux universitaires, dormir, travailler, faire de l'insomnie, recommencer. Pendant mes rares congés, je reste chez moi, sauf si Éli me traîne quelque part.

45 . INT . BELLA DEA . HIVER

Je suis devenue un robot au travail. Je joue à la sourde.

Il faut faire le strict minimum. M'entretenir avec les autres le moins possible. Terminer la soirée rapidement.

Le retour des vacances de Noël est toujours aussi prenant, mais je m'adapte de plus en plus vite au rythme universitaire. Détachement est mon mot d'ordre. Tout ce qui compte c'est écrire et étudier.

46 . INT . BELLA DEA . PRINTEMPS

Je pense de plus en plus à partir. Un monsieur est venu manger au restaurant un soir. Il se levait souvent pour venir parler à Patricia. Chaque fois qu'il allait la voir, sa main touchait la hanche de ma collègue et il lui parlait tout près du visage. J'ai remarqué le corps crispé de Patricia et son léger mouvement de recul quand l'homme la touchait. Pour une rare fois, je ne me suis pas retenue de dire ce que je pensais. En passant près d'eux, j'ai dégagé la main du monsieur qui était posé sur le dos de Patricia et je lui ai dit sèchement qu'il n'avait pas besoin de toucher les serveuses quand il avait besoin de quelque chose. Il suffisait de le demander. J'ai continué mon chemin. Patricia m'a dit qu'il s'était retourné, les yeux ronds en pestant. Avec tout ce qui bout à l'intérieur de moi, c'était jouissif à dire. Mais j'ai su que mon temps en restauration était bientôt révolu. Si j'arrive de plus en plus à exprimer ouvertement mes frustrations aux clients, c'est que j'ai atteint ma limite. Le pourboire ne suffit plus.

47 . INT . BELLA DEA . ÉTÉ

Je donne ma démission pour aller travailler loin de Montréal pour l'été, retrouver les grandes étendues de forêt de mon enfance. J'ai besoin de silence et de calme. Mon soulagement n'est pas si grand suite à mon départ. L'usure ne disparaît pas comme par magie. Les clients, les collègues, les patrons sont des personnages qui hantent mon imaginaire. Ils font partie de ma colère. De son origine. De sa perpétuité. Je me doute qu'ils seraient agacés par mon exaspération. On ne m'a pas violé après tout et il ne faut pas généraliser. Les hommes ne sont pas tous pareils. Mais toutes les femmes s'épuisent un jour ou l'autre. Il y a une inadéquation. Et tant qu'elle ne sera pas résolue, je serai fatiguée de lutter. On ne nous laisse jamais tranquilles. C'est sans issue.